

Marianne, 17 avril 1935

Comment Hollywood fait une star

Grand reportage par René Guetta

Lorsqu'on ne connaît pas Hollywood, on croit volontiers que cette ville est composée uniquement de grands hangars, qui sont les studios et de rues dans lesquelles une foule costumée, maquillée de mille façons, vous entraîne dans une sorte de farandole de Mi-Carême. J'ai souvent interrogé des Françaises à ce sujet : «Aimeriez-vous aller à Hollywood ?» La plupart me répondaient oui.

Quelques-unes, par contre, actrices ou petites poules, qui avaient figuré en France prenaient un air dédaigneux : «Peuh ! leur Hollywood ! Ils en font un chiqué à Hollywood. Les femmes se ressemblent toutes. Elles ont l'air bête. Elles n'ont pas ce "chic parisien" que nous avons (*nous* était une Basque). D'ailleurs j'ai déjeuné avec un grand manitou de là-bas. Il m'a offert de partir. Je n'ai pas voulu !»

Ce n'était pas vrai. Il n'y a pas d'exemple qu'un Américain n'emmenât pas avec lui la personne qu'il découvrirait ou qu'il était venu chercher !

Hollywood veut dire davantage qu'«argent» pour ceux qui réussissent; Hollywood veut dire «renommée mondiale, sympathie universelle».

Maurice Chevalier était connu des Français et aimé d'eux. Il y avait des compagnies de caméras, des metteurs en scène français à l'époque où il chantait au Casino de Paris. Il y avait des Marcel L'Herbier, des Gaston Ravel, des Léonce Perret. Pas un de ces messieurs ne pensa que ce grand garçon sympathique, que la foule adorait, pouvait être adoré de toutes les foules, puisque toutes les foules se ressemblent. Si, en 1928, on avait dit à un producteur français : «Voilà, on va déguiser Maurice en lieutenant et on va tourner avec lui une opérette genre *Veuve Joyeuse*, le producer français aurait haussé les épaules, craché par terre et dit : «Foutez-moi le camp d'ici, vous êtes piqué.»

Il n'a fallu à Jesse Lasky, alors l'un des chefs de la Paramount, que dix minutes pour fabriquer une nouvelle star.

Il alla dans la loge de l'artiste qu'il voyait pour la première fois :

— Combien gagnez-vous Monsieur Chevalier ?

— 120.000 par mois.

— Ça fait 5.000 dollars. Bon ! moi je vous offre 2.000 dollars *par semaine*. Je vous essaierai dans un film. Je ferai tout pour que ce film soit réussi. Si le film est mauvais, je vous rends votre liberté.

Maurice, qui n'est pas bête, vit tout de suite le piège.

— Somme toute, vous m'offrez de partir pour un pays que je ne connais pas, où l'on ne me connaît pas dont je ne parle pas la langue, pour tourner un film, et vous ne me donnez que six mois pour apprendre l'anglais, m'habituer à Hollywood, m'y adapter.

— Je vous offre une chance d'être une grande vedette internationale. Et je crois que vous deviendrez cette vedette internationale. Vous n'êtes pour l'instant, que l'idole de quelques millions de Français. Dans deux ans vous serez, si je ne me trompe pas, l'idole aussi bien de la Chine, de la Russie, des Etats-Unis, du Japon, de l'Alaska. Partout le nom de Maurice Chevalier sera populaire. Ça vaut le déplacement.

Et Maurice signa. Il signa ce contrat ingrat, parce qu'il sentait qu'il avait l'expérience suffisante pour gagner la lutte. C'était dur : quitter *son* public, pour un public inconnu. Quitter *son* Paris pour une ville pleine de concurrents qui se ligueraient contre lui dans cette course à la gloire. Pourtant, personne en France ne se rendit compte que s'il perdait la partie là-bas, il la perdait ici. Des journaux blâmèrent ce compatriote qui s'expatriait. On n'examinait pas les risques qu'il courait. On ne songeait qu'à ses cachets. On n'écrivait pas que les compagnies françaises l'avaient dédaigné. On écrivait que le «contrat fabuleux» qu'il avait dans sa poche, seul le tentait. Personne ne rendit hommage au courage, à l'élégance du geste de Maurice, qui lâchait tout pour s'en aller très loin – et qui n'avait qu'un film pour se débrouiller et vaincre.

Mais Lasky avait vu juste. Maurice triompha.

Toute le génie des Américains est de profiter même des défauts de la vedette qu'ils viennent de découvrir : (l'accent chez Chevalier), et de la créer, de la fixer sur l'image, de manière à ce que l'on puisse la classer dans un rang nettement défini. (Ce rang est presque trop défini, puisque Chevalier, aujourd'hui ne peut pas se débarrasser de son costume de lieutenant d'opérette.)

Hélas, chaque fois qu'un acteur devient star, un contingent nouveau augmente la liste des innombrables figurants qui, à Hollywood, crèvent de faim. «Lui a réussi ? Pourquoi pas moi ?» Et les rues de la ville du cinéma se remplissent de magnifiques garçons, de splendides filles qui attendent un contrat. Tous sont persuadés qu'ils vont réussir. Tous aiment mieux ne pas manger et acheter une nouvelle cravate. Lorsqu'un visiteur arrive à Hollywood, il cherche vainement à voir les «stars». Les «stars» sont invisibles pour ceux qui n'ont pas le mot de passe nécessaire. Les «stars» ne vont que chez les stars. Mais le touriste voit dans la rue des centaines de Clark Gable, des centaines de Joan Harlow, et de temps en temps des Garbo. Ce sont les «extras», les figurants, qui meublent, pour ainsi dire, la ville. Car chaque figurant a sa marotte. L'un est persuadé qu'il ressemble à Wallace Beery. L'autre est sûr qu'il ressemble à Novarro (c'est un type assez courant). Alors, à l'instar de Novarro, il prend des leçons de chant, lorsqu'il a gagné quelques dollars. Et tous restent parce qu'ils ont une chance de réussir.

Il n'y a pas de raison, pour qu'un jour, ils ne gagnent pas 1.000 dollars par semaine. Et cela est si juste, que ce sentiment est ancré dans leur cœur jusqu'à leur faire endurer les plus terribles privations. Ils savent que des agents sont à l'affût de figures nouvelles. Ils savent que si la chance les désigne, ils seront formés physiquement et moralement par des spécialistes; l'un lui arranger le nez, l'autre lui apprendra à réciter les classiques. Ils n'ont pas peur. Et c'est justement parce que Hollywood est une immense loterie humaine qu'il y a tant de malheureux.

Il y a quelques années, les grands chefs de Hollywood venaient en Europe pour trouver des étoiles nouvelles qu'ils formaient. Il fallait une Française pour jouer Marie Galante. Il y a des Françaises à Hollywood, mais elles sont vieilles. On voulait un *nom*

nouveau. Les gens de la Fox, à Paris, cherchèrent et trouvèrent. Ils trouvèrent une petite femme inconnue, charmante, qui, dans son pays natal, la France, avait tourné des tout petits rôles sans importance. Naturellement, lorsqu'on sut que Ketti Gallian partait pour Hollywood, ce fut une explosion de commentaires.

«C'est moi qui l'ai découverte», clamait un metteur en scène qui l'avait fait figurer une fois.

«Cette petite n'a aucun talent. Elle a les dents trop longues, des yeux trop petits, un derrière qui traîne par terre», disait le chœur des amies consternées.

Ketti Gallian partit, puis, émue par quatre jours de train (terreur des Européens), arriva en Californie. Elle ne savait pas l'anglais. Elle n'avait jamais eu de grands rôles. On fit des essais. Elle était délicieuse.

«Il faut arranger les dents, dit un spécialiste à lunettes. Venez, Mademoiselle.»

Tremblante, Mlle Gallian, qui n'avait pas compris, parce qu'on parlait anglais, qui tremblait d'une vague frousse depuis qu'elle était arrivée, suivit le monsieur aimable.

Le monsieur aimable lui lima incontinent les dents.

On refit un essai.

— Souriez.

Cette Gallian avait maintenant des dents admirables.

— O.K. Vous avez bien travaillé, Mademoiselle, merci, dit le spécialiste modeste.

Ketti vit ainsi défiler une grande quantité de messieurs aimables qui lui arrangeaient tous quelque chose de différent : parmi ces messieurs, il y en avait qui lui apprenaient la langue anglaise. Elle sut bientôt dire *yes* et *no*.

Et puis, il fallait qu'elle gardât son accent, ce qui facilitait les choses. Bientôt, Ketti tourna *Marie Galante*. Ce fut un succès.

Ketti est restée à Hollywood. Elle est au mieux avec un grand producer qui l'a prise sous sa protection.

Ketti, petite figurante française, va peut-être devenir la femme d'un riche et puissant Américain, ce qui sera le couronnement de sa carrière de vedette. Mais Ketti Gallian a eu beaucoup de chance...

On trouva aussi des talents nouveaux au théâtre. Les *castings directors*, spécialement préposés à l'engagement des vedettes, envoyèrent partout en Amérique des hommes à eux, des «scouts» chargés «de signer» immédiatement la femme ou l'homme qui en valaient la peine. Seul, Samuel Goldwyn, de plus en plus puissant, se vanta de pouvoir former des stars et d'en découvrir à l'étranger ! Tout Hollywood se moqua de lui parce qu'il voulait créer au lieu de payer seulement. On trouve à l'étranger une Marlène, un Maurice Chevalier, mais c'est tout. Marlène parlait l'anglais aussi bien que l'allemand et Chevalier avait un accent qui valait des millions de dollars. Des exceptions ?

— Parfait, dit Goldwyn. Nous verrons bien.

Et il partit pour l'Europe, décidé à ramener la star des stars. Je tiens à raconter son histoire, qui est typique et qui a donné à Goldwyn la réputation d'être le plus grand «fabricant de vedettes» du monde.

J'étais à Hollywood dans mon bureau de la *M.G.M.*, lorsque son Européenne arriva.

C'est un de mes amis intimes qui m'annonça l'évènement.

Mon ami s'appelait James Cole, il était *publicity man* lorsqu'il travaillait et tapeur lorsqu'il ne travaillait pas.

Il avait, ce jour-là, les cheveux sur le nez. Il était tout rouge, et sa chemise sortait de son pantalon formant un ravissant tablier sur son ventre. Il était fort agité.

— Sam est fou. Tu as vu sa *découverte* ?

— Quelle découverte ?

— La femme qu'il a ramenée d'Europe. Regarde...

Il me tendit le *Los Angeles Examiner* où il y avait écrit en grandes lettres :

«Anna Stenn arrive à Hollywood, *Anna Stenn sera la prochaine vedette des films de Samuel Goldwyn.*»

Suivait une biographie de Mlle Stenn qui nous racontait une vie mouvementée. Au milieu de la page une photo. C'était la photo qu'avait regardée Cole. Il n'avait pas lu l'article. Il était hypnotisé par la figure ronde, les yeux, l'affreux bonnet, l'air timide de la nouvelle venue. Et il y avait de quoi.

— Tant pis pour Sam, dis-je.

— Oui, tant pis ! hurla Cole qui croyait toujours avoir affaire à des sourds. Je lui ai présenté Edith, qui est l'amour de ma vie, la semaine dernière et qui est cent fois mieux que cette femme. Parce qu'elle ne vient pas du Mandchouko ou qu'elle n'est pas la secrétaire de Staline, il ne l'a même pas regardée.

— Mais cette Mlle Stenn est peut-être très jolie. Les photos sont quelquefois ingrates, dis-je.

Je ne continuai pas. Cole était parti pour ne pas en entendre davantage.

Le lendemain, Sam Goldwyn donna une grande soirée en l'honneur de sa protégée. Je reçus une invitation. Cole aussi. Sur la photo, Anna Stenn était beaucoup plus belle qu'en réalité. Elle avait l'air d'une boniche et sa façon de s'habiller était comique sinon touchante ! Les femmes jubilaient. Les actionnaires et les associés de Sam étaient consternés.

Quant à Cole, il ne quittait pas son Edith qui, il faut l'avouer, avait l'air d'une déesse à côté de la future star.

De plus, il était absolument impossible de causer avec elle. Elle ne savait pas un mot d'anglais. Elle était là, à côté de son patron, rougissante, émue. On sentait qu'elle était incapable d'avaler un verre d'eau tant sa gorge était serrée. Je l'examinai attentivement. Je m'habituai peu à peu à cette figure qui était si différente des visages standards d'Hollywood. Au fond, Anna Stenn avait de fort beaux yeux bleus qui remontaient vers les temps, de très beaux cheveux blonds chauds, et des dents de réclame de pâte dentifrice.

Par moments, elle se tournait vers un petit monsieur au long nez et très maigre qui était son mari. Elle s'animait alors. Deux ou trois fois je devinai qu'elle faisait des réflexions en allemand ou en russe sur les beautés californiennes... et je découvris beaucoup de malice dans son regard, dans l'intonation de sa voix.

— Je crois que Sam n'est pas si mal tombé, dis-je à Cole qui faisait défiler Edith sans arrêt devant Goldwyn.

Je crus qu'il allait m'assommer. Mais il se retint, parce qu'il était bien élevé.

— *Vous* êtes complètement cinglé, répondit-il avec hauteur.

Et il me tourna le dos.

Je n'entendis plus parler de Cole ni de Goldwyn pendant quelques jours. Je crus que réellement mon ami m'en voulait parce que j'avais cru apercevoir une étincelle de charme dans le regard d'Anna Stenn. Mais Cole ne se formalisait jamais.

Il surgit dix jours après cette soirée, brusquement, comme toujours, dans mon bureau. Cette fois, il était tout beau, tout reluisant, tout souriant. Il avait une magnifique chemise noire et une non moins magnifique cravate bleu ciel.

— Mon cher, me dit-il, je crois que j'ai fait du bon travail. C'est moi qui m'occupe de la publicité de la plus grande vedette du monde.

— C'est toi qui t'occupes de...

— Enfin... je suis l'un des secrétaires de celui qui s'occupe...

— Bravo ! et de quelle vedette s'agit-il ?

— D'une femme extraordinaire. Elle ne sait pas un mot d'anglais. Elle a une drôle de figure, mais elle a un talent fou. C'est... Anna Stenn. Je viens te chercher pour venir voir son *test*.

Rien ne m'étonnait de la part de James Cole. Comme tous les *publicity men*, il était un enthousiaste.

Dès qu'il travaillait pour quelqu'un, il ne pensait plus à autre chose. Il ne parlait que de ce quelqu'un, il le voyait en rêve, il se fâchait si on ne l'approuvait pas, il attrapait les gens pressés par le bras et ne les laissait aller que lorsqu'il avait placé son discours.

L'Anna Stenn des premiers jours, il n'y pensait plus. Il la voyait sous un angle complètement différent. Tous ses défauts étaient devenus des qualités. Quant au génie de Samuel Goldwyn, qui le faisait travailler, n'en parlons pas, il n'y avait pas de mots assez puissants pour vanter son coup d'œil. Aussi je ne fis pas attention aux boniments de James, mais je fis très, très attention, dans le noir de la chambre de projection, à l'essai de Mlle Anna Stenn.

Il était excessivement mauvais. Lorsqu'on alluma la lumière, personne ne dit mot. Même Cole baissait les yeux. Elle devait être prête à pleurer; le publicity-man, le patron de James se grattait le menton. Doug Fairbanks sifflotait. Joe Schenck était fort pâle. Seul, le crâne chauve de Sam luisait avec un certain optimisme sous les lampes électriques.

Goldwyn se leva.

— C'est mauvais, miss Stenn, dit-il, mais je suis certain pourtant que je ne me suis pas trompé, entendez-vous ?

«Je sais que vous avez ce qu'il faut pour plaire aux foules. Ne vous découragez pas. Quant à moi, *je dépenserai un million de dollars*, s'il le faut, mais j'arriverai à faire une Anna Stenn magnifique. Et cette Anna Stenn me rapportera cinq millions de dollars.»

Je n'aime pas Sam Goldwyn. Il m'est antipathique, mais il faut avouer que son speech ne manquait pas d'allure. Pour ceux qui assistaient à cet essai, il s'apprêtait à flanquer un million de dollars par la fenêtre !... J'entendis James gémir : «Pourquoi ne me les donne-t-il pas..., ça irait plus vite et cela me ferait tellement plaisir !»

Etait-ce de l'entêtement ou vraiment Sam avait-il vu l'expression, le mouvement qui donnent confiance dans les images figées qui venaient de défiler sur l'écran.

— *Oui, un million*, répétait-il. *Je ne me trompe jamais*. C'est moi qui ai «formé» Vilma Banky».

— Mais elle était ravissante, coupa avec beaucoup de tact devant Anna Stenn, Joe Schenck.

— Miss Stenn est plus que ravissante; je joue sur elle cette partie, tout seul s'il le faut. Je vous donne rendez-vous dans quelques mois pour le prochain *test*. Au revoir, Messieurs.

Et à partir de ce jour-là, on ne vit plus Mlle Stenn. On parlait d'elle dans les journaux, bien entendu. C'était James qui s'occupait des articles et il s'y connaissait, car il avait en Sam Goldwyn un maître.

Sam prit tous les défauts d'Anna Stenn et les loua en termes chaleureux. Voici ce qu'on rabâchait aux lecteurs, à peu de choses près :

«Anna Stenn, pleine de courage, endurcie par la révolution russe, énergique, ne sortait plus de chez elle. Elle apprenait l'anglais avec rage. Elle voulait le parler *sans accent*. Son professeur était ahuri par son intelligence et par sa faculté de travail. Déjà elle se faisait comprendre de ses fournisseurs.» Or c'était une chose redoutable que de lui apprendre l'anglais. C'est James qui me l'avoua. Elle avait un professeur de diction, un professeur de grammaire, un professeur «genre Berlitz». Sans arrêt on lui serinait des phrases, des mots, des verbes. En même temps un spécialiste lui arrangeait ses cheveux, essayait des coiffures. Un autre tripotait son nez, qui était un peu épaté. Un autre lui formait le visage. De rond, il devenait peu à peu ovale. Pendant qu'elle ânonnait, on lui pétrissait la figure; pendant qu'on s'acharnait sur sa figure, on s'attaquait à son corps. Trop de graisse là, pas assez ici, les jambes, les cuisses, les fesses, y passèrent. On lui fit prendre des bains extraordinaires pour lui adoucir la peau. On lui élargit la bouche. C'est tout juste si on ne lui lima pas les dents, comme on le fit pour Ketti Gallian plus tard.

Et dans les journaux, des histoires sur ses premières amours, sur ses heures de misère, sur la chance inespérée qu'elle avait eu de rencontrer sur sa route la fortune en

la personne de M. Samuel Goldwyn, dont le coup d'œil faisait l'admiration de ses confrères.

Je ne voyais plus mon James Cole, qui bondissait des United Artists (où sont les studios de Goldwyn), chez les journalistes, et de chez les journalistes aux United Artists ! Il me téléphonait de temps en temps pour me faire part de son poids. Il maigrissait, en effet, de jour en jour. Mais il était heureux et fier.

— Elle sait dire «yes, sir,» *sans accent*, me dit-il, en jubilant, un soir, six mois après le premier essai !

La semaine d'après, c'était autre chose. J'entendais dans l'appareil un rugissement :

— Garbo n'a qu'à disparaître et rentrer sous terre. Elle n'existera plus dès qu'Anna Stenn tournera son magnifique grand rôle.

— Quel magnifique grand rôle ?

— Je ne sais pas !...

On fit, sans en rien dire, des quantités d'essais secrets. Des essais de maquillage, des essais de sons, des essais parlants, des essais pour l'accent, des essais de photographie. En plus de la publicité officielle, Sam Goldwyn, réellement formait cette femme. Il l'avait assurée très cher contre la mort, les accidents, le «kidnapping», le vol, la maladie, la maternité, contre tout ce qui aurait pu nuire au succès de son entreprise. C'était une affaire de longue haleine qu'il entreprenait. Chaque détail avait son importance. Pour l'instant, Anna Stenn n'était qu'une petite bonne femme sans volonté, une esclave aux ordres d'un patron qui, moyennant qu'il la faisait vivre, la façonnait, lui insufflait une nouvelle personnalité. Il est évident qu'une telle confiance en soi à quelque chose de génial. Il était impossible lorsque Goldwyn vit Anna Stenn pour la première fois de parier sur elle sans avoir un don de double vue. Alors qu'aux Etats-Unis, on ne sait où regarder pour trouver une femme laide, alors qu'à Hollywood des milliers de filles magnifiques qui connaissent le métier à force de figurer attendent qu'un vulgaire *casting director* les remarque, il faut être héroïque ou fou pour aller

chercher au diable, une petite fille insignifiante, qui ne parle que sa langue maternelle et pour risquer sur cette caricature sa fortune et sa renommée.

Or, on perfectionna si bien les formes, la figure d'Anna, on lui serina si longtemps les mêmes mots, on la colla si souvent devant un micro et devant une caméra, que peu à peu elle se transforma et vingt ans de Russie s'évanouirent peu à peu. Sa timidité avait disparu et ce qu'il y avait en elle de spontané (malgré tout ce qu'on lui avait fait avaler) surgit à l'état pur en même temps que la confiance en soi.

Lorsque, au bout de deux ans, (deux ans parfaitement), elle fit son essai officiel pour *Nana*, ce fut une Anna Stenn délicieuse, transformée, qui parlait l'anglais couramment, qui apparut. Ce qu'avait voulu Goldwyn était devant les yeux des assistants ahuris : une femme qui n'avait pas le type «Hollywood», qui avait une personnalité nouvelle, des expressions, des mines différentes des autres femmes, mais qui, malgré tout, physiquement, n'avait rien à envier aux jambes, aux peaux, aux poitrines, aux bouches, aux cheveux des plus sensationnelles beautés. Ce fut une magnifique réussite de fabrication, la plus belle sans doute que l'on vit jamais.

Nana ne fut pas un succès (à cause du sujet). Mais Goldwyn gagna quand même quelques centaines de milliers de dollars. Il avait déboursé un million et eu bien des émotions. Il fallait rattraper tout ça. Il fit tout de suite après *Résurrection*, qui fut un gros, gros triomphe en Amérique.

Sam, en trois ans, avait fini par gagner environ 500.000 dollars, en comptant, bien entendu, tous les frais d'apprentissage et de publicité. Ce n'est pas si mal, une affaire qui, en deux ans, amortit le capital et qui, en trois ans, donne un bénéfice d'un million de dollars. D'autant plus que ce n'est pas fini et qu'Anna Stenn, tout à fait dans son élément maintenant, continue à travailler pour lui.

Mais Goldwyn cherche déjà autre chose. Il ne pense plus à cette extraordinaire histoire. Il pense à quelque femme nouvelle et il a tort. Un jour, il finira par se casser le nez.

Mais voici quelques autres exemples.

Lorsque Hearst connut Marion Davies, elle était «chorus girl». Il voulut en faire une star. Il en fit une star. Lorsqu'on a vingt journaux et de l'influence, ce n'est pas difficile.

Si Lubitsch veut lancer, demain, une femme qui, depuis dix ans, végète à Hollywood sans succès, il la lancera aisément, même s'il faut la *fabriquer entièrement*.

Chaplin vit Paulette Goddard pour la première fois alors qu'elle était l'une des «girls» du *Kid Million*. Elle lui plut. Il tourne avec elle son nouveau film *Production 5*. N'est-ce pas une nouvelle star qui va briller bientôt ? Qui brille déjà ?

Quand on n'est pas affreuse, quand on n'est pas difforme, on a une chance à Hollywood de devenir une vedette. Mais il faut beaucoup de veine, de patience et un capital derrière soi, pour que la publicité s'en mêle. Ceux qui ont percé comme ça, un beau jour, accostés dans la rue parce qu'ils avaient la tête de l'emploi sont trop rares, ou alors ils ont trop de talent pour qu'il en eût été autrement. Cette chance est nulle aux temps des *talkies*.

Joan Crawford était une petite fille qui s'amusait. Son nom était Le Sueur et elle était danseuse. Elle adorait les beaux gosses et les concours de danse qu'elle gagnait régulièrement avec son ami, *Mike Cudahy*. Elle tapotait, au studio, sur le ventre des électriciens et levait la jambe bien haut. Elle ne pensait qu'à rigoler. C'était le type de la bonne fille qui ne sait rien refuser. Elle était très jolie. Lorsqu'elle épousa Doug Junior, on lui fit comprendre qu'une Fairbanks ne fait pas des galipettes toute la journée. On la persuada qu'elle était faite pour jouer le drame... On lui donna des livres ardu à lire, pour qu'elle prit un petit genre «high hat» et qu'elle pût parler d'autre chose que de la danse ou de l'amour. Persuadée qu'elle était une nouvelle Sarah Bernhardt, elle devint très «grande comédienne». Les journalistes, la publicité racontèrent combien elle dédaignait les futilités et le gin pour discuter, le soir, avec son mari, des mérites de Proust, de Gide ou de Sinclair Lewis. On développa avec art, au studio, cette ambition qui devenait, pour ceux qui l'avaient connue, ridicule.

Mais la M.G.M. elle, était ravie. Un studio est toujours content de mystifier le public. Elle suivait, elle aussi, des cours de diction et de chant. On lui fit avaler les biographies des actrices célèbres. Elle travailla intensément et malgré elle, elle changea, complètement, prise dans l'engrenage. Le studio l'avait retournée comme une crêpe. On lui donna comme modèle successivement Gloria Swanson et Garbo. L'amour ? On n'en parlait plus. Seul le travail comptait. Les *publicity men* se gargarisaient d'aise. Puis, comme elle ne réussissait pas très, très bien, on la retourna de nouveau. Doug Junior divorça et Joan a repris goût au flirt. Elle danse, et elle s'amuse enfin comme avant. Le passé a une saveur un peu amère, mais elle doit une fière chandelle à Thalberg, qui lui servit de maître d'école pendant trois ans.

Lorsqu'on cherchait une femme pour jouer l'un des deux rôles de *Gentlemen prefer blonds*, on fut bien embarrassé, au studio. On avait trouvé Lorelei. Il fallait découvrir la «flapper». On fit de nombreux essais. Anita Loos n'était pas contente des artistes choisies. Soudain, elle remarqua la «script girl» qui, tout le long des *tests* faisait des réflexions drôles. Cette script girl était mignonne. Elle était toute petite, mais ses yeux étaient pleins de jeunesse et sa bouche spirituelle.

— Essayons «la script girl» décida-t-elle; voulez-vous «tourner» Mademoiselle ?

— Je veux bien essayer, mais si ça marche, je veux un beau contrat. Je gagne trop bien ma vie comme ça pour risquer de perdre mon job.

— Mais, dit le metteur en scène, il va falloir la transformer, elle est coiffée comme un caniche, elle a des lèvres trop minces, et elle est trop grasse.

— Essayons toujours, dit Anita Loos.

On fit l'essai. Il fut remarquable. On épaissit les lèvres de la «script girl», on lui fit suivre un régime spécial pour qu'elle maigrisse. Le coiffeur travailla, teignit en roux des cheveux pâles. Ce n'était encore que le cinéma muet. Elle n'eut donc pas de leçons de diction à prendre. Elle devint *Alice White*. Bien entendu toute la presse parla de la dactylo-star, ce qui fit que d'autres victimes vinrent augmenter le troupeau des sans-travail.

— Elle ? pourquoi pas moi ?

Katharine Hepburn fit toujours du théâtre et ne changea jamais sa manière de travailler, mais au théâtre elle ne fut pas une star, pas plus que Garbo d'ailleurs, ni que Pickford. Le cinéma les projeta jusqu'aux étoiles.

Lionel Barrymore est une star née. Il voulait imiter Douglas Fairbanks. Il sautait, il bondissait. On vient de découvrir dans *20th Century* qu'il est plein d'humour. Le cinéma est un fameux microscope et un psychologue de premier ordre.

Myrna Loy, elle, lutta longtemps contre les producteurs. Elle avait des yeux en amandes, alors on lui donnait des rôles de princesses égyptiennes. On l'a maquillée de cent façons. On l'a habillée de mille manières. Un beau jour, elle tourna un rôle où elle ne s'allongeait pas les yeux, où elle s'habillait et parlait comme tout le monde. Succès. Sa véritable carrière commença.

De temps en temps, cependant, les studios renouvellent leur stock de femmes.

A travers le monde, des yeux invisibles cherchent dans la foule. Car tout le monde peut faire du cinéma, comme m'a dit Capra. Rares sont les vedettes de théâtre étrangères qui obtiennent un contrat.

A Hollywood on aime mieux fabriquer, former, que de se trouver devant une actrice qui a des manies.

J'ai cité longuement le cas d'Anna Stenn. Il est, à mon avis, passionnant et typique. Tout le monde en a parlé au moment de *Nana* et Sam Goldwyn a été récompensé de ses efforts et de sa hardiesse.

Dernièrement, la France a fourni deux futures stars. C'est chez les gens du «monde» que, cette fois, on a cherché : la comtesse de Maigret et la princesse Nathalie Paley sont parties pour l'école des vedettes. Elles sont belles toutes les deux. Bientôt, toutes les deux seront universellement connues si elles ont la chance d'être dirigées par un Cukor ou un Capra. Ces deux metteurs en scène feraient travailler des statues et jouer avec naturel un acteur du «Français».

Les meilleurs acteurs sont souvent ceux qui ne sont pas des acteurs, dit aussi Capra.

Les Arabes, de *Itto*, lui donnent raison. Lorsqu'on peut recommencer une phase ou une scène vingt fois, et qu'on a la «gueule de l'emploi», on peut connaître la gloire.

Mais, de grâce, que la venue exceptionnelle d'Anna Stenn, de Nathalie Paley ou de la comtesse de Maigret, ne tente pas ceux ou celles qui me liront. Que la dame qui a un nez trop long et qui bégaie, que le monsieur qui ressemble à John Gilbert n'aillent pas à Hollywood. L'une pour se faire refabriquer, l'autre parce qu'il est beau, Hollywood est la ville la plus terrible que je connaisse. C'est une ville redoutable pour ceux qui sont pauvres, parce que à Hollywood, il y a trop de pauvres qui veulent devenir riches et parce que à Hollywood, la dernière chose à faire lorsqu'on est pauvre et qu'on a faim, c'est d'avoir l'air d'être pauvre et d'avoir faim.

René Guetta, *Plus près des étoiles*, premiers extraits

1(*¹)

Le comte blond me dit :

— Nous partons demain.

— Ah !... Tu as décidé ça ?...

— Oui !... C'est le 1^{er} avril. Une plaisanterie. tu ne trouves pas !

Je n'étais pas convaincu. En fait de plaisanterie, traverser toute l'Amérique, de

¹ Copyright by René Guetta, 1929. Tous droits réservés.

l'Atlantique au Pacifique !...

La longueur du trajet m'épouvantait. J'étais, à New-York, suffisamment loin de mon pays pour n'avoir pas envie de m'éloigner davantage ! J'hésitais.

— Allons, reprit le comte blond. Ne fais pas d'histoires. Cela va être follement intéressant...

J'étais sceptique. Je suis toujours sceptique quand il s'agit de l'inconnu. J'ai, depuis bien longtemps, appris que les voyages ne sont pas tels qu'on nous les a décrits. Mais le comte blond était optimiste.

— Comment, mon cher, tu fais des manières ? Voir toute l'Amérique d'un jet !... L'Illinois ! le Kansas ! le Colorado ! le New-Mexico ! l'Arizona ! la Californie ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Et la fortune après, ajouta-t-il d'un air grave.

Son grand corps aux épaules larges, à la taille mince, était secoué par l'électricité de son enthousiasme. Peu à peu, à mesure qu'il parlait, son excitation s'infiltra en moi et, comme un bon air de jazz, me conquit tout à coup.

— Tiens, ajouta-t-il, regarde... Si tu n'es pas tenté après cela, je pars seul...

Il déplia un journal, me mit sous les yeux un article, les phrases suivantes soulignées :
«Hollywood est la seule ville des Etats-Unis où les mœurs soient vraiment libres et où il est possible de mener la grande vie. Ses orgies peuvent se comparer aux orgies du gay Paree, etc...»

Le comte me regarda triomphalement.

— Et bien ! hésites-tu, maintenant ?...

Tentant, en vérité, la Californie ! Pourquoi pas, après tout ? Et puis, n'aurais-je pas, en France, le prestige du monsieur qui connaît des pays étranges ? Je vois d'ici mes amis lorsque je leur parlerai de Hollywood.

— Comment est-ce que ?... Tu connais Douglas ?... Quel âge a Ronald Colman ? Et Charlot ?...

Le comte lut dans mon regard qu'il avait gagné. Ce n'est que pour la forme qu'il me demanda sans sourire, délicatement, pour ne pas me faire sentir que j'acceptais :

— Alors ?...

— Eh bien ! Je pense que tu as raison. A la réflexion, j'aime autant tout connaître pendant que je suis dans ce pays. Qui sait quand j'y reviendrai !

— Bravo. Je vais tout de suite m'occuper des billets. Et tu verras que tout se passera admirablement.

— Au revoir ! A demain, cinq heures.

II

De la manière d'arriver à Hollywood

L'excitation de l'arrivée secoue nos regrets; d'ailleurs, même sans excitation, l'arrivée est charmante. A peine sortis du train, la petite gare de Los-Angeles vous accueille, semble-t-il, avec une sorte de douceur. Et Dieu sait si c'est rare d'être

accueilli avec douceur en Amérique ! On quitte l'énorme Grand Central de New-York et on arrive dans une espèce de petit chalet campagnard comblé de fleurs et de soleil. On a le sourire satisfait du monsieur qui, ayant quitté son bureau avec la migraine, arrive dans sa maison de campagne de Normandie. Car la gare de la grande ville de Los-Angeles est une toute petite gare qui a l'intimité des toutes petites choses.

Tout de suite, la chaleur cordiale de ce pays gai vous saisit, et, comme dans notre Midi, tout paraît être de bonne humeur. Il y a comme un air de vacances. Costumes clairs, pas de chapeaux, teints brunis.

Les porteurs sont loquaces.

— Bon voyage ?... Oui ? Tant mieux ! Il fait beau, hein, ici ?... C'est mieux qu'à New-York ?...

Les gens de l'Ouest ne peuvent pas souffrir les gens de l'Est, et ils sont ravis quand ils peuvent faire des allusions qu'ils croient piquantes. J'ai apprécié, d'ailleurs, ces discours qui m'ont rappelé ceux que font, à Paris, les chauffeurs de taxis à moustaches, lesquels ont toujours la conversation facile et le langage imagé.

— Tiens, il y a une célébrité dans le train, remarque l'homme, de l'air apaisé de celui «qui en a vu d'autres».

Effectivement, sortant d'on ne sait où, une nuée de photographes se sont rués sur le compartiment 485. Un petit jeune homme en sort, le plus naturellement du monde.

— Hello, boys, crie-t-il en souriant. Me voilà. Je suis bougrement content de voir votre Californie !

Vingt déclics. Le petit jeune homme continue, s'adressant aux journalistes, qui notent :

— J'ai le plaisir d'être dans les murs d'une ville dont les progrès, à tous les points de vue, ont fait d'elle une des plus importantes de nos Etats-Unis et du monde.

Il descend. Les journalistes, satisfaits, se coagulent autour de lui. Un autre groupe entoure ce groupe. Un géant brandit une énorme sur laquelle ces mots sont écrits en grandes lettres noires : «T... est dans la ville.» Docile, T... se laisse entraîner, sous l'œil intéressé des porteurs nègres, et sous l'œil approbateur des Californiens.

— Qui est-ce ?

— Nous le saurons demain, me répond sagement mon porteur.

Nous suivons le groupe. Dehors, attendent cinq rolls-royce; l'homme à la pancarte s'installe dans la dernière, le petit monsieur tout seul dans la première. Une foule d'amis hurlants s'empile dans les autres. Ce héros a le regard tranquille; on dirait qu'il a l'habitude. Nulle émotion, nul sens du ridicule ne marquent sa figure d'un trait spécial.

Aux deux agents motocyclistes qui gardent la voiture, il fait un geste de la main. Puis, les autos s'ébranlent, dominés par la sirène de la police qui couvre de ses ailes protectrices cet important personnage.

— Il doit être très connu, demandais-je.

— Oh !... ce ne sont pas les plus connus qui ont le plus besoin de publicité, vous savez.

Je me tourne vers le comte, qui n'a pas encore dit un mot. Il regarde avec un regard bleu, un peu lointain, la caravane qui s'éloigne triomphalement.

— Nous faisons purée, finit-il par dire, en montrant notre taxi qui attend.

— Mon cher, il n'y a que deux manières, m'a-t-on dit, d'arriver à Hollywood. 1° En faisant un tam-tam de tous les diables de publicité, ce qui doit être assez fréquent ici. 2° En arrivant comme des malheureux, ce qui est notre cas, et ce qui doit être la dernière des choses à faire si l'on veut se lancer dans le cinéma.

— Mais on ne peut pas faire de publicité si on n'a aucun titre pour en avoir. — Toi, tu en as un, ce me semble, tu es comte.

— Ne fais pas d'esprit. Ce type qui vient d'arriver est soit un acteur, soit un auteur très connu, ou encore un financier. La manière dont il a parlé prouve déjà une autorité formidable. D'ailleurs, on n'enverrait pas la police arrêter la circulation devant les pas de n'importe qui. Alors, tu me fais rire avec ta publicité.

J'avais pourtant raison, instinctivement. J'ai appris plus tard que rien n'était plus facile d'obtenir qu'un peu de réclame fût faite autour de vous. La ville du cinéma est une ville spéciale. Les acteurs, même les tout petits acteurs, intéressent les populations. Tout le monde est avide de nouveauté, et il n'y a presque qu'à envoyer un mot annonçant son arrivée pour avoir des journalistes et des photographes à la porte du wagon. C'est à eux de se débrouiller après.

Mais ils trouvent toujours de quoi remplir leur papier. Un de mes amis, inconnu dans la ville, je le sus plus tard, n'avait-il pas envoyé une prime de cinquante dollars à celui qui le photographierait en premier?... Il eut vingt professionnels et vingt reproductions de sa personne... Il était connu.

Mais la personnalité du petit monsieur m'intriguant, j'eus bientôt la preuve de ce que je soupçonnais. Le lendemain, en ouvrant le Los Angeles Examiner, je suis tombé sur trois photos de lui et sur deux articles. C'était un champion de tennis de table... Quant à sa fortune, elle se montait à treize sous; mais ce dernier détail, les journaux avaient omis de le donner.

III

Hollywood

Hollywood est une ville qui se trouve à l'extrême ouest des Etats-Unis, tout près de Los Angeles, dans la province de Californie, sur l'océan Pacifique.

Si je me permets de donner cette explication, c'est que j'ai l'impression qu'il y a peu de gens qui ont vu cette ville alors que le monde entier connaît le nom de ses principaux habitants. Qu'un professeur de géographie demande à n'importe lequel de ses élèves, fût-il Chinois :

— Qu'est-ce que Hollywood ? Quelle est la grande industrie de Hollywood ?

On lui répondra :

— Hollywood est la «capitale du cinéma», lequel cinéma est son industrie dominante. Quant aux indigènes, ils se nomment : Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin, Gloria Swanson, etc...

Pourtant, c'est un tout petit coin, éloigné de toutes les parties du monde par des semaines de bateaux et des journées de chemin de fer; mais ce petit coin saillit, dans la mémoire des hommes, autant que Paris, Londres ou New-York.

Hollywood veut dire «Bois de houx.» Nul ne saurait dire pourquoi et je vous affirme qu'on n'y trouve pas de houx. C'est une ville charmante, étalée sous un ciel perpétuellement bleu. Personnellement, j'aurais mieux compris : «Palmwood», les palmiers y étant les plus beaux du monde. Enfin, supposons qu'il doit y avoir une raison ancienne que je ne connais pas, et qui justifie ce nom. Hollywood est enchâssée dans de petites collines. De larges routes bitumées, brillantes sous le soleil, la coupent en sections symétriques, régulières, comme dans toutes les villes américaines. Contrairement à ce que, naïvement, j'imaginai, Hollywood est grand et ne se compose pas seulement de quelques rues. Je pensais, en effet, me trouver dans une espèce de village, entouré de tous les côtés de studios contigus. J'avais souvent rêvé d'entrer, comme dans un théâtre, dans la «cité du cinéma», et de côtoyer, ébloui, des cow-boys

qui tirent des coups de revolver dans les rues, Douglas Fairbanks en train de sauter du sixième étage d'une maison, Menjou en habit, Novarro tout nu, et, enfin, de tomber en extase devant des femmes au maquillage mauve, de qui j'étais amoureux depuis des années. J'avais rêvé de rues encombrées de projecteurs, d'hommes à porte-voix, en manches de chemise, et d'appareils aux regards noirs et enregistreurs.

J'eus, en quelque sorte, une manière de désillusion, en voyant que Hollywood était une ville comme les autres villes californiennes. L'angoisse de me trouver dans un monde différent de celui auquel j'étais habitué disparaissait.

Je viens de dire que c'est une ville comme les autres. J'entends par là que, comme les autres, elle contient de larges avenues, de grands hôtels, des drugstores, des banques, des tramways, de grands magasins, des écoles, des théâtres et des cinémas bien entendu; mais, comme dans bien des villes de l'Ouest, il n'y a pas de poussière, pas de métro, pas d'elevated, qui sont ces infâmes trains suspendus qui empêchent les gens de dormir tranquillement. Tout, à Hollywood, est campagnard et gai, couronné d'un perpétuel soleil. Pas d'usines qui de leurs cheminées pourraient noircir le ciel si pur. On sent, dès l'arrivée, une ville neuve, jaillie entre le désert et l'océan.

Les vieillards vous racontent souvent les souffrances, les luttes et les fortunes que rencontrèrent, il y a un siècle, les chercheurs d'or au même endroit. D'ailleurs, il y avait beaucoup d'or dans la région et la fameuse «Imperial Valley» ne s'y trouve qu'à cent milles environ.

La «rue de la Paix» de Hollywood s'appelle Hollywood Boulevard. Grande avenue droite, bourrée de magasins, de restaurants et d'hôtels, et qu'un tramway traverse. L'un des meilleurs de ces hôtels est l'hôtel Christie, qui appartient aux fameux frères Christie, auteurs de plaisantes comédies. Les deux meilleurs restaurants sont : «Le Montmartre Café», tenu par un Français, et où toutes les stars se donnent rendez-vous, et «Henry», dont le propriétaire est M. Henry Bergman. Ce nom ne dit rien, mais le public a vu bien des fois cet honorable restaurant dans les films de Chaplin, dont il est l'aide dévoué depuis une quinzaine d'années.

Henry est gros, jovial, plein de bon sens, et, en récompense de sa collaboration et de son amitié, Charlie lui a acheté un superbe bistrot. Tout le monde va lui faire visite, et presque tous les soirs, vers minuit, à une petite table déserte, Charlie Chaplin soupe

tranquillement sous l'œil protecteur de son protégé, perché derrière son comptoir.

Je ne vous dirai pas les noms des nombreuses avenues. Elles se ressemblent toutes, encadrées de palmiers géants, et accumulant, de place en place, des étalages de bois sur lesquels des fleurs à couleurs vives ou des fruits disposés en pyramides prennent des bains de soleil. La vitesse en auto y est interdite, et les agents

motocyclistes arrêtent impitoyablement toute personne dépassant trente-cinq milles à l'heure.

Presque tout le monde a, là-bas, une maison et une voiture. On ne paye, en effet, qu'à crédit, ce qui permet à une demoiselle de magasin d'avoir sa chrysler qui l'attend à la porte pour la déposer dans son bungalow.

Le cinéma vous a montré ces petites villas californiennes. Elles sont en bois ou en carton-pâte. De couleurs claires, roses, vertes, jaunes, elles sont couvertes d'un toit brun et n'ont fort souvent qu'un étage. Le style employé le plus fréquemment est mi-espagnol, mi-arabe; l'intérieur se compose d'un petit salon, d'une chambre à coucher, d'une salle de bain et d'une cuisine. Bien entendu, je parle de celle pour lesquelles il faut payer de cinquante à soixante-quinze dollars par mois. Sur le devant, un jardin dans lequel un palmier gigantesque veille. Téléphone, glacière et lits qui se remontent dans le mur sont de petits suppléments qu'il faut noter.

Hollywood contient des rues entières formées de petits bungalows. Du côté de Wilshire Avenue, et plus on monte vers Beverly Hills, de grands bungalows très chers se dressent. Ils ont la même disposition, mais comportent, généralement, plusieurs étages. Les gens «élégants et cultivés» se font faire des maisons de style anglais (il y en a presque autant que de style espagnol), et les gens très raffinés, des maisons de carton-pâte, devant lesquelles tout le monde s'extasie et qui sont considérées du meilleur ton, de goût français, genre «château de Versailles» en miniature. C'est le comble de l'élégance.

L'intérieur varie, d'ailleurs, assez rarement et est également mélangé. Un beau meuble Louis XVI par exemple, à côté d'une demi-douzaine de chaises «à la Martine».

De grands buildings de quinze étages, des banques solides et des grands magasins complètent la ville. Dans les rues se croisent des jeunes filles presque nues sous des

robes légères, avec des bas roulés s'arrêtant aux genoux, généralement très jolies et sans chapeau; de grands jeunes gens brunis par le soleil, en chandails, également sans chapeau. Des ford, des chrysler, des rolls, des packard. On ne rencontre évidemment pas de femmes enceintes (il n'y en a jamais dans les rues, en Amérique) et peu de femmes en deuil (cela ne se porte plus).

Puis, des *Ligget*² drug-stores, des bureaux de tabac et, de temps en temps, de superbes établissements exposés au soleil, éclatants de blancheur, qui sont les «Mortuaries». Ces bâtiments, qui sont réellement les plus agréables et les plus charmants à regarder, sont des endroits où on fait embaumer et mettre en bière les morts.

Il y a deux coins où les grandes stars, les grands directeurs et les grands producteurs résident. Car vous pensez bien que ces demi-dieux ne peuvent être continuellement en contact avec le public. Le premier est la montagne; là-bas, en haut des collines, Adolphe Menjou, Monta Bell, le directeur de la M. G. M.; Edith Sutherland et Louise Brooks, William Wellmann, et bien d'autres habitent.

L'autre coin se trouve situé à un quart d'heure de Hollywood et s'appelle Beverly Hills; quoique ce lieu soit moins connu que Hollywood, il a l'honneur, pourtant, de contenir dans ses murs tous les as du cinéma.

En ce refuge étonnant, Doug, Mary, Chaplin, Gloria, Norma Talmadge, Marion Davies, Norman Kery, Dick Barthelmess, Corinne Griffith, etc., vivent leurs vies célèbres. De grandes maisons somptueuses, aux parcs immenses, que l'on se montre comme des demeures historiques, sont «la maison de Gloria» ou «la maison de Harold Lloyd». De grandes avenues ombragées par les palmiers immenses et pas de tramways. Une petite ville, trois banques, quelques magasins, quelques appartements, des drug-stores, sont installés dans un coin pour que les résidents n'aient pas à se déranger s'ils veulent un cachet d'aspirine ou une paire de bretelles.

Beverly Hills contient deux hôtels : l'un, somptueux, qui vient d'être construit, le «Beverly Wilshire», et l'autre un peu plus simple, plus famille, où l'on joue au tennis.

² Mr Liggett a dans tous les Etats-Unis une chaîne pharmacies (drug-stores) qui non seulement vendent des médicaments, mais aussi des ustensiles de toilette, des ice cream sodas, des bretelles, des parfums, etc...

Autour de Beverly Hills, des maisons se construisent, des terrains se vendent, la ville

déborde, les résidents étant de plus en plus nombreux, et jusqu'à Santa-Monica, la plage du Pacifique, les terrains se meublent chaque jour d'habitants nouveaux.

Hollywood est plein, Beverly Hills est plein, Santa-Monica est plein.

Ainsi, ce coin de désert, inconnu il y a vingt ans, est devenu l'un des centres les plus actifs et les plus productifs de l'univers. Est-ce à cause du climat ? Je pense que c'est une des premières raisons. Les pionniers du cinéma choisirent cet endroit simple, ignoré, aux terrains immenses et bon marché, et surtout exposé au soleil perpétuel, pour y établir leur quartier général. Puis, il y eut le côté mystérieux de cette terre où s'ébattent, où travaillent tant de gens célèbres que l'on voit si souvent en images et de qui l'on ne connaît rien.

Les stars. Comment vivent ces artistes de l'art muet ? Que font-ils des énormes salaires annoncés ? Quelles sont ces fêtes magnifiques, ces femmes étonnantes ? Tout attire, fascine, et, peu à peu, l'immigration commence.

Pour beaucoup, aller à Hollywood, c'est aller au pays du rêve. Peut-être cette ville, qui a tenté tant d'êtres humains, où les palmiers sont monstrueux, où les avenues sont larges, d'où le soleil n'est jamais absent, où les maisons sont confortables, peut-être cette ville est-elle trop belle pour être bonne, comme ces fleurs de Californie si grosses et qui ne sentent rien.

IV

Les nuits de Hollywood

Orgies sur Orgies..., la grande vie..., etc... Tout ce que j'avais lu, tout ce que le comte blond m'avait raconté, je l'ai cherché à Hollywood pendant des mois. J'ai pris la dignité du lieu pour une façade comme celle de ces cafés paisibles de Toulon qui renferment dans leur arrière-boutique une fumerie d'opium. J'ai été à la recherche d'une vaine initiation, d'un mot de passe imaginaire; et lorsque, à une heure du matin, on me

renvoyait chez moi sous prétexte «qu'il était tard», j'acquiesçais d'un regard complice qui signifiait :

— Oh ! je suis au courant ! Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Livrez-vous à vos pratiques, quelles qu'elles soient, mais sachez que je ne suis pas votre dupe et que, bientôt, vous ne vous méfiez plus !...

Maintenant, je me rends compte combien je devais paraître bizarre à tous ces braves gens; peut-être ne s'en sont-ils pas rendu compte; peut-être ont-ils dit : «Encore un idiot.» Car je n'aurai pas été le dernier à croire que ce monde d'artistes est un monde de fous. La faute en est peut-être aux journalistes, qui continuent d'écrire les pires stupidités et les pires mensonges sur cette ville. Est-ce l'envie ? Je ne pense pas. Ils veulent conserver ainsi le fluide mystérieux qui entoure les personnalités cinématographiques.

J'ai cherché tout de suite les boîtes de nuit.

Flanqué du comte blond, tous deux plein d'assurance de deux Parisiens qui en ont vu bien d'autres, – entre la place Pigalle et la place Blanche, – nous avons décidé de nous imposer en étant plus déchaînés que les plus déchaînés, plus basés que les plus blasés, plus cyniques que les plus cyniques. Et nous sommes sortis tous les soirs, comme à Paris, pour voir.

Voici ce que nous avons vu :

Dès que le soleil se couche, les rues s'apaisent, les lumières s'allument. Dans les petits bungalows modestes, à sept heures, le dîner est servi. Déambulant devant les fenêtres, combien de fois avons-nous jeté un coup d'œil indiscret et vu, réunie autour de la table, la famille prendre son repas. L'homme est fatigué. Silencieux, il lit son journal. La femme sert. Des enfants très blonds s'agitent sur leurs chaises; la radio joue *Blue Heaven*, de la station X. Y. Z. Le chien aboie dans le jardin. La ford se repose au garage, tout est calme, semblable aux autres soirs, semblable aux autres bungalows.

Certes, on devine que, le samedi, la bouteille de gin sortira d'un tiroir, qu'on prendra sa petite cuite hebdomadaire. Mais les autres jours, des rues entières s'éteignent ainsi à neuf heures, et seul Hollywood Boulevard reste vivace encore. Là, il y a les

cinémas, les restaurants. On se promène sous les nuits californiennes comme on se promène en province sur le mail. On passe et on repasse devant les mêmes gens qui ont l'air désœuvrés et pauvres.

Des figurants font la navette, pâle de faim, avec les moustaches bien cirées, les trous de chemises bien raccommodés, dans le cas où un metteur en scène passerait par là.

Ils se connaissent tous et s'abordent souvent : — Tu travailles, en ce moment ? — Non. Et toi ? — Moi non plus !

— Je n'y comprends rien ! Surtout après mon dernier rôle. Tu n'as pas vu ? Dans Sérénade. Mon vieux, tu es aveugle. Au moment où Menjou sort de chez lui, je suis en plein dans le *caméra*³. Où vais-je, maintenant ? Je me balade... Je n'ai envie d'aller nulle part. Il fait si beau dehors.

Fausse fierté, mensonge ! Où pourraient-ils aller ? Ils n'ont pas un sou.

Les femmes qu'on croise sont ravissantes. Des colleges-girls de seize ans, fraîches et athlétiques, vous envisagent si froidement qu'on n'a pas le courage de leur parler. On marche. De temps en temps, une tête connue égarée dans une boutique. Qu'y a-t-il à faire ? Où peut-on aller ? Oui, il y a le «Montmartre». Mais il ne faut, le soir, aller au Montmartre que le mercredi. Les autres jours c'est vide et c'est bien cher.

A dîner, quelquefois, les hommes, leurs journées de studios finies, viennent y manger vivement sans beaucoup parler. Trop tard pour rentrer chez eux, ils essayent de se délasser dans ce restaurant à orchestre. Des groupes de la même compagnie s'installent aux mêmes tables. Conversation professionnelle et fatigante. Appareil de prise de vue.³

Quelques touristes espérant voir des vedettes sont désappointés. Ils ne reconnaissent pas

³ Quelques touristes espérant voir des vedettes sont désappointés. Ils ne reconnaissent pas Harry d'Abbadie d'Arrast, le metteur en scène qui dîne avec Olozabal et Limur; ni Barney Glazer au nez fouineur, qui écrit des scénarios à succès; ni Walter Wenger, qui est à la tête de Famous Players; ni von Sternberg, le directeur. Ils ne peuvent pas imaginer que ces personnages éreintés, préoccupés, sont les artisans des films qu'ils admirent et qu'ils aiment. — Et ils les laissent s'en aller à onze heures, à pas lents, pour coucher leurs idées neuves, ou leur amertume, dans le lit trop somptueux d'une trop somptueuse maison.

Harry d'Abbadie d'Arrast, le metteur en scène qui dîne avec Olozabal et Limur; ni Barney Glazer au nez fouineur, qui écrit des scénarios à succès; ni Walter Wenger, qui est à la tête de Famous Players; ni von Sternberg, le directeur. Ils ne peuvent pas imaginer que ces personnages éreintés, préoccupés, sont les artisans des films qu'ils admirent et qu'ils aiment.

Et ils les laissent s'en aller à onze heures, à pas lents, pour coucher leurs idées neuves, ou leur amertume, dans le lit trop somptueux d'une trop somptueuse maison.

V

Les nuits de Beverly Hills

Dès huit heures, amoncellement de voitures devant la résidence de G. S... : rolls, packard, cadillac, minerva, même une bugatti. Le jardin immense, parfumé de plantes exotiques, resplendit de lumières. La porte d'entrée est ouverte devant la file infinie des maîtres d'hôtel à gants blancs, figés dans l'attitude décorative d'une fresque de Bernard Boutet de Monvel.

Le manteau, le chapeau, la canne, disparaissent dans leurs mains avec une précision automatique; une buée très dense de «savoir-faire» vous entoure et vous serre la gorge comme un bain trop chaud. Hollywood Boulevard est aussi loin d'ici que Paris. On est dans un cercle très fermé d'habituels et d'adeptes.

Si l'on est un professionnel du cinéma, il faut, pour pénétrer être une star ou un directeur connu; sinon, il vaut mieux dire que l'on est un gros industriel ou un amateur souriant. Les nuits de Beverly Hills sont des nuits d'étoiles; il faut avoir brillé ou il faut briller.

Je présente le comte, qui va pour la première fois dans un bal de vedettes; il est en extase devant les célébrités qui sont là en bloc. En une demi-heure, il connaît tous les dieux dont parle le monde, toutes les puissances inapprochables; les Chaplin, les Lloyd, les Gloria Swanson, les Marion Davies. Ils plaisantent, ils rient, ils boivent comme tout le monde; et le cher comte me glisse :

— Bravo ! Pour débiter au cinéma, ce n'est pas mal.

— Vous êtes depuis longtemps dans nos murs ? interroge F..., un directeur connu.

— Depuis un mois.

— Ah !... Ah !... Et vous vous amusez ?

— Mon Dieu, répond le comte habilement, je ne suis pas venu pour ça.

Froncement léger de sourcils de F...

— Vous êtes venu pour travailler ?

— Oui, le cinéma m'a toujours intéressé et...

Le comte va se lancer. Il a trouvé l'homme qui, peut-être, pourra l'aider.

— Et il vient se documenter sur place, pour écrire son prochain livre, dis-je vivement.

Le comte me regarde, ahuri. F... se retourne et, immédiatement, glisse à sa femme :

—Monsieur est un écrivain français «très connu». Permettez-moi de vous le présenter.

De lui-même, F... a augmenté mon mensonge. D'écrivain, le comte est devenu «écrivain très connu». Il se penche vers moi, de plus en plus surpris et m'entraîne dans un coin.

— Veux-tu me dire pourquoi tu as dit ça ? C'est ridicule, me dit-il en français.

— Mon cher, tu débutes dans cette «party». C'est ma cinquième. J'ai l'habitude. Il ne faut jamais dire que l'on vient faire du cinéma. Sois ce que tu voudras : homme du monde, banquier, avocat, joueur de tennis, personne ne te connaît; ils te considèrent comme égal à eux dans ton genre. Ils te mettront immédiatement à leur niveau. De connu, tu es devenu «très connu». Si tu fais du cinéma, tu es leur inférieur si grandement que cela les gêne et que, pour ne pas se déclasser ou pour ne pas être tapés d'un emploi, ils se replient dans leur coquille. Fini le prestige, même celui de l'étranger! Sois quelque chose, quelqu'un, ou fais-le croire... comme lui par exemple !...

Et je montrais au comte le champion de tennis de table que l'on écoutait discourir sur

l'utilité de jouer en revers au ping-pong...

Le comte se redresse, décidé à tout, et fonce avec témérité dans le groupe des célébrités. Le salon-fumoir se remplit peu à peu. Les cocktails innombrables, au jus de grape-fruit, circulent présentés par des valets à gants blanc.

Les invités sont introduits cérémonieusement. Ils arrivent par petits groupes, guindés, si dignes qu'ils jettent un froid. Chaque arrivée fait une pression curieuse sur les gens déjà là. Puis, la femme va «côté femme» et l'homme, «côté homme». Au début d'une party, les femmes et les hommes se séparent nettement en deux groupes distincts. Je crois que c'est la faute des hommes, qui, en dehors de leur propre femme, sont timides auprès des autres ou trop tentés. Le cher comte n'est, lui, ni marié ni timide, et la tentation ne lui fait pas peur. Il papillonne, et les maris, de leurs coins, regardent d'un œil patibulaire ce beau jeune homme qui se déploie.

Je jette un coup d'œil autour de moi. Ce sont les mêmes têtes que j'ai vues l'autre jour chez Marion Davies; et hier chez Corinne Griffith. Car à Beverly Hills, on sait exactement qui il faut inviter et quels sont ceux qu'il serait dangereux d'inviter en même temps. Vous pensez bien que les jalousies, l'envie, les racontars sont développés d'une façon très aiguë et que rien n'est plus difficile pour une maîtresse de maison que d'organiser des soirées qui se tiennent. J'ai vu G. S... rester des heures devant son papier et, aidée de deux secrétaires, combiner la soirée du lendemain.

— M, D..., bien. Mais si je l'invite, elle, il faut que j'invite aussi Harry et Eddie. — Naturellement, madame, dit la secrétaire, scandalisée qu'on ait pu les oublier. — Mais je ne peux pas inviter Eddie. — Pourquoi ?

— A cause de C. W..., voyons. — C'est vrai. Consternation. On recommence. — Bien entendu, vous avez marqué Helen Costello et son mari ? — J'ai marqué Helen, madame, mais pas son mari.

— Comment ! mais il y a un mois qu'ils sont mariés...

— Oui, mais, depuis hier, ils sont en instance de divorce.

Ce n'est qu'après avoir effacé mille fois que le plu soucieux barrait le front de G... se détend et qu'elle me dit en souriant :

— Ouf !... Ca y est ! Vous, vous êtes entre Corinne et Mae. Ça va ?

Il est huit heures et demie. Tout le monde est là maintenant. La lune, par la fenêtre, jette un coup d'œil sur les étoiles. Personne n'y fait attention. La dignité, dans les cocktails, se diluent heureusement.

Les deux clans n'en font qu'un. Sur la terrasse donnant sur le jardin, des hommes en smoking fument et parlent, un verre à la main. J'ai l'impression qu'il faut faire un effort pour trouver un sujet de conversation; il y a dans toutes ces soirées trop de gens qui se connaissent bien et trop de gens qui se connaissent trop peu. La femme de l'ambassadeur et la femme du gros banquier, qui ont été invitées parce que leurs maris sont un ancien ambassadeur et un gros banquier, semblent un peu dépaysées de se

trouver à côté d'une petite femme ravissante qui a débuté chez Mack Sennett et d'un gigolo à rouflaquettes sur le côté qui est en passe de devenir une grande vedette.

Non pas que leur éducation laisse à désirer : ils se conduisent tous deux divinement. Mais il est naturel qu'une bourgeoise ou qu'une ambassadrice n'ait pas la même tournure d'esprit et la même façon de voir qu'une artiste.

On peut faire la même réflexion dans tous les pays. Rien n'est plus difficile à organiser qu'une soirée mondaine et artistique. Les bourgeois veulent être trop à la page, et les artistes, trop femmes du monde.

A neuf heures, le maître d'hôtel annonce que le dîner est servi. Les portes s'ouvrent sur une énorme table, longue et mince; chacun s'installe devant l'assiette qui porte son nom. Tout est très protocolaire, trop protocolaire. Le comte m'avait parlé d'orgies !... Enfin !

Sur la table, un service très beau, éclairé par des bougies. Il est de «bon ton» de dîner «aux chandelles». Et ce paradoxe et cette affectation si franche, d'une allure désuète et démodée, donnent un certain charme à ce pays essentiellement moderne.

L'ancien ambassadeur et le gros banquier sont, ce soir, les seuls inconnus. Tous les autres se connaissent et s'apprécient.

Gloria Swanson aux yeux immenses, accompagnée de son mari; Corinne Griffith, habillée par Lanvin, avec Walter Morosco; Mae Mac Avoy, très jeune fille; Lois Wilson,

son inséparable amie, encore plus «jeune fille»; Virginia Valli, que l'on invite jamais, c'est un principe, sans ses deux camarades : Julanne Johnston et Carmélita Guérithy; Georges Fitzmaurice, le metteur en scène qui parle français aussi bien que l'anglais, et sa femme Diana Kane, sœur de Loïs Wilson; Richard Barthelmess, Harry d'Abbadie d'Arrast, Toto et le cher comte.

Sally O'Neil, Bébé Daniels et Jack Pickford; King Vidor et sa femme Eleanor Boardman; Menjou et sa femme; Norma Talmadge et Constance, sa sœur; Eddie Kane avec son inséparable œillet; enfin, Louella Parson.

Miss Louella Parson est toujours, toujours invitée. C'est, en effet, la journaliste, le critique du Los Angeles Examiner. Elle sait tout, voit tout, annonce tout. Il faut être en bons termes avec elle, si l'on ne veut pas en subir les conséquences. Ses articles sont lus chaque matin par les gens de cinéma, et cette personne souriante cache une puissance considérable sous des dehors cordiaux. Elle peut faire beaucoup de mal. Elle peut aider aussi aisément à lancer un inconnu.

Le dîner se poursuit. Chère excellente, bons vins, bon champagne, servis par des valets dignes du faubourg Saint-Germain.

On tâche de parler de tout sauf de cinéma, et, parce qu'il y a des Français, chacun donne son impression sur Paris.

— J'aime beaucoup Paris, me dit avec son accent délicieux Mae Mac Avoy. Mais les taxis vont trop vite.

L'ambassadeur et le banquier semblent un peu déçus. Ce dîner est semblable à ceux qu'ils donnent dans leurs hôtels de New-York. Et ils vont être obligés d'inventer quand ils raconteront leur soirée chez G.S... C'est trop banal, aussi.

Au salon, le café et les liqueurs sont servis. G... fait les honneurs d'une façon exquise. Des groupes s'organisent. Le comte est entouré de huit femmes et il a l'air ravi. Louella Parson lui promet d'écrire un article sur lui. Elle sait déjà par cœur les titres des chefs-d'œuvre qu'il n'a jamais écrits. Le champion de ping-pong est presque délaissé.

On danse très peu à Beverly Hills, après dîner. Les gens qui ont travaillé toute la journée aiment encore à faire travailler leur cerveau. Des jeux s'organisent où le talent doit

s'exercer et où l'improvisation joue un grand rôle. Rien n'est plus étonnant que de voir Marion Davies dans ses imitations de Lilian Gish, de Pola Negri, de Gloria Swanson. Gentiment, sans se faire prier, elle amuse la galerie pendant des heures. Quelquefois, Harry Crocker ou Chaplin ou Fairbanks Jr jouent avec elle de petites charades qu'ils imaginent. Cette personne est l'âme de toutes les belles parties et son esprit est étonnant.

Elle peut ainsi ravir son audience fort longtemps sans lasser personne. Mais vers une heure, tranquillement, elle rentre se coucher pour être sur le *set* à neuf heures du matin.

Chaplin, lorsqu'il connaît bien les gens chez qui il est, et ceux qui sont invités, est remarquable aussi. Il chate. Il joue du piano, il imite, il s'amuse, il raconte des histoires avec une telle verve que, comme des enfants, nous ouvrons grands yeux. Est-il possible qu'en improvisant on puisse avoir tant d'idées ?

Il a conscience de sa supériorité. Sa petite taille se redresse. Et sous ses cheveux gris coule le fleuve bleu du génie.

Mais la grande distraction d'après dîner est le bridge. Tout le monde, à Beverly Hills, joue au bridge. Les tables sont mises dans le salon, dans le fumoir, et les Barthelmess, les Fitzmaurice, les Swanson, les Goldwyn, les Bébé Daniels, les Eddie Kane, s'installent. Tous jouent très bien. M^{me} Fitzmaurice et Bébé Daniels sont, paraît-il, des joueuses très remarquables. Et à mesure que les tables se forment, le silence grandit.

— *One no trumps.*

— *Two spades.*

Les fronts de ces jolies femmes, que le monde entier admire, se plissent sur les cartes neuves. Comme elles sont bourgeoises, ces artistes ! Comme elle aiment l'effort, l'effort perpétuel ! Comme leurs jeunes visages si beaux, à peine maquillés, semblent sérieux et préoccupés ! Rien n'est plus délicieux que de sentir chez ces femmes qui ont travaillé depuis leur enfance un tel dédain de la puérité. On devine qu'elles aiment l'ordre et l'organisation, elles aiment être sérieuses.

Le comte ne joue pas au bridge, moi non plus. Nous sommes affalés sur un divan; à côté de jeunes personnes fort jolies nous tiennent compagnie. Elles parlent doucement de leurs prochains rôles.

Chose curieuse : dès minuitm les parties s'interrompent. Les traits se marquent. Les yeux se ferment un peu. Une atmosphère de fatigue se dégage de ces corps qui font dans la journée des efforts perpétuels. A une heure du matin, il ne reste que deux tables de bridge. Le salon est éteint.

L'ambassadrice et la femme du banquier, qui ne savent pas jouer aux cartes, ont, pour passer le temps, bu. Elles se précipitent sur nous :

— Mettez le phono. Nous allons danser.

C'est l'heure où l'on doit commencer à rire; j'empoigne la femme du banquier, et c'est avec cette digne bourgeoise que, sous l'œil légèrement dédaigneux et désapprobateur de G..., je me suis lancé dans le tourbillon gai qui s'est fait tant attendre.

Voilà quelles sont les orgies. Et toutes les «parties» à Beverly Hill ressemblent à celle-là. De temps à autre, lorsqu'il y a beaucoup de travail, ou dans quelque maison moins importante, le bridge dure jusqu'à cinq heures du matin et on se couche plus tard.

Mais les Fairbanks, les Swanson, les Corinne Griffith, les Marion Davies, sont des êtres humains très sages. Leurs réunions, un peu conventionnelles, sont dues à ce qu'ils ont trop vécu, trop lutté depuis leur enfance pour avoir la situation qu'ils ont, pour se complaire à des sauteriers d'ivrognes. Ils se trouvent dans la position des gros industriels qui ont peur de faire la noce à Montmartre avec de petites femmes, de peur qu'un de leurs secrétaires ne les voie... Ils ont trop de soucis, trop de responsabilités, trop de choses à régler, pour se permettre de faire les fous, – du moins, en public.

Ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est de la prudence. Les rois sont obligés de faire ce que l'étiquette leur prescrit de faire. Ils sont un peu dans le même cas. Et leur publicité ? Ne doivent-ils pas s'en méfier ? Les journalistes savent tout; leur indiscrétion ne connaît pas de limite. Un petit doigt levé de travers leur fournit trois colonnes dans leur papier du lendemain; eux sont trop à l'affût de scandales, les maîtres chanteurs d'argent à

gagner, d'accusation trop faciles, et le public de changement, pour que les stars risquent de les satisfaire ainsi tous.

Imaginez que Fairbanks, un peu plus gai que de coutume, renverse, avec sa voiture, un bec de gaz, Sunset Boulevard. Quelle affaire pour le policeman qui lui dressera sa

contravention, pour le magistrat qui le jugera ! N'auront-ils pas tous deux leurs noms dans les journaux ? et une énorme manchette, le lendemain, traduira :

«Terrible accident d'auto. Doug ivre mort après orgie.»

Et puis, ne sont-ils pas presque tous mariés ? Qui sait si tout cela se passerait de la sorte si tout le monde était célibataire à Hollywood ? Alors, ces soirées de réputations si diverses ne sont, en somme, que des soirées charmantes dont les hôtes importants et tranquille ne veulent, par d'inutiles performances nocturnes, nuire ni physiquement ni moralement à leur accablante popularité et à leurs travaux.

Sans faire une plaidoirie, sans vouloir dire que tout est parfait, je ne suis pas mécontent, moi qui ai vécu dans ce milieu fort longtemps, de dire la vérité sur ces «wild parties» dont j'ai seulement entendu parler, mais auxquelles je n'ai jamais assisté chez les «stars» de Beverly Hills.

René Guetta (A suivre.)

Gringoire, 4 mars 1932.

La fuite de Marie Hurlu. Nouvelle inédite de René Guetta

Dans la salle à manger, le silence régnait. Il était lourd comme un nuage noir. Personne n'osait parler. M. Hurlu avait mis sa grosse moustache de tigre dans sa soupe aux légumes. C'était le genre d'homme qui parle haut au café en faisant sa belote journalière, mais qui n'aime pas les complications. Une fois à la maison, il devenait le plus paisible des maris. Il sentait obscurément qu'il était très égoïste, et que la moindre scène de famille troublerait sa digestion. Fanfaron, il l'était, mais hors de chez lui.

«Le père Hurlu, disait-on à la terrasse, c'est un fameux lascar.»

Il était heureux de ces commentaires qui relevaient un peu son prestige. Au fond de lui-même, il se sentait lâche, il avait honte puisqu'il n'avait même pas le courage de défendre sa fille qu'il adorait, et que sa femme, la belle-mère de Marie Hurlu, naturellement, détestait. Il avait pourtant des révoltes. «Comment, pensait-il, je suis un fameux lascar, et je n'ose rien dire !» Il rougissait alors gentiment, et ses belles moustaches faisaient un trait droit, bien noir, sur un fond cramoisi.

En face de M. Hurlu, il y avait la nouvelle Mme Hurlu. La nouvelle, si l'on veut, puisqu'il y avait cinq ans que le brave homme s'était remarié.

Elle, c'était le chef, mais ce n'était pas un chef pincé, jaune, sec. Mme Hurlu, quoique ayant atteint la quarantaine, était encore fort bien ! C'est ce qui faisait sa force. Autant les femmes laides, souvent sont aigres, autant elle, elle était fière de son physique. Orgueilleuse jusqu'au bout de ses ongles ronds, soignés, mais coupés trop court, elle n'admettait pas qu'on la contredise. Et, peu à peu, avec son pouvoir souverain qui remplaçait insensiblement l'orgueil, la méchanceté vint. Dans son petit domaine, elle triomphait. Les petites gens rarement savent triompher. Le pouvoir, n'est-

René Guetta, «La fuite de Marie Hurlu», Nouvelle inédite, Gringoire, 4 mars 1932.

ce pas, est une chose délicate. Peu de grands hommes s'en sont sortis à leur honneur. A plus forte raison, cette belle Mme Hurlu.

Les Hurlu habitaient à D... aux environs de Metz. C'était calme, très digne, mais féroce, lorsqu'elle disait : «Allons, qu'est ce que vous attendez pour vous lever de table?» de sa voix nette, tranquille. Il n'y avait rien à faire. On se levait immédiatement. Et lorsque, regardant la fille de M. Hurlu, elle disait par exemple : «Tu as mangé salement aujourd'hui, Marie (ce qui était faux), il y a trois taches sur la nappe à ta place; tu resteras à la maison dans ta chambre, demain et après-demain.» Et sa main faisant un geste de bas en haut, nettement, irrémédiablement menaçant. Sur ce, d'un petit air tranquille, elle sortait, suivie de l'œil jaune, terrorisé, de M. Hurlu.

Marie, elle, ne disait pas un mot. Elle était très renfermée depuis la mort de sa mère. Elle regardait sa nouvelle maman bien dans les yeux, ne répondait rien, montait dans sa chambre, dans sa petite chambre au lit de fer, aux murs recouverts d'un papier à fleurs jaunes, et seule, alors, elle trépignait de rage.

«Salope, salope», murmurait-elle.

Et, elle se couchait, le cœur plein de rancune contre sa belle-mère, contre son père, contre elle-même, contre un univers entier qu'elle n'avait jamais vu.

Marie avait 16 ans. C'est un bel âge. On ne se laisse pas mortifier ainsi lorsqu'on est une jeune fille, belle et qu'on le sait. Et la petite, fière de ce qu'elle était, contemplait longuement dans la glace de l'armoire sa figure décidée, aux grands yeux bleus, aux lèvres rouges, au petit nez en l'air, carré comme un dé, et elle caressait son corps enveloppé dans une énorme chemise de nuit qui lui tombait jusqu'aux pieds.

Ces scènes étaient presque journalières. Il fallait que Mme Hurlu montrât son autorité méchante. Cela la dégageait comme une saignée. Après, elle respirait profondément, doucement, riait drôlement en faisant un bruit rauque, et pour terminer, le petit doigt en l'air, crachait dans son mouchoir.

Le jour de la distribution des prix vint. Il y eut un bal présidé par M. le Maire. Marie avait deux récompenses: un prix de couture et un prix de français. Automatiquement, elle était invitée. Elle s'était faite très belle. Bien ondulée, fraîche,

les jupes courtes laissant voir des jambes magnifiques, elle avait eu un petit succès personnel de sympathie et d'admiration. Mme Hurlu, dans sa robe de dentelle beige, se taisait; elle rageait lentement à n'en pouvoir parler. Alors, elle se décida immédiatement au moment où Marie Hurlu se dirigeait vivement vers la salle de danse, ivre de joie. Elle l'arrêta d'une main implacable :

— Où vas-tu ?

— Au bal, maman.

Mme Hurlu poussa son cri de grenouille.

— Pourquoi ?

— J'ai deux prix.

— Quels sont ces prix ?

Marie serra les livres rouges sous son bras, mais elle les montra.

— Des livres ? Très bien. Va les lire à la maison, dans ta chambre.

— Mais, dit timidement M. Hurlu. Laisse cette petite tranquille. Elle a bien travaillé cette année. Il est juste qu'on la récompense.

Mme Hurlu ne daigna pas se retourner du côté d'où venait la voix. Elle répliqua en époussetant un fil accroché à l'un de ses reins encore fermes :

— Toi, mêle-toi de ce qui te regarde. — Mais... — Compris, Marie ?

Marie était comme hébétée d'être partie si jolie, d'avoir provoqué des applaudissements, et de s'en aller maintenant, tout de suite, dans sa chambre de tous les jours, dans sa «chambre du désespoir».

Elle se secoua pourtant et retint la gifle prête à partir. Puis... elle sourit ! Elle sourit de toutes ses dents blanches, éclatantes, elle sourit avec toute sa tristesse et toute son impertinence.

— Vous vous en repentirez, dit-elle, presque gaiement, vous allez voir, vous allez voir... Madame !

Mme Hurlu sursauta malgré elle. C'était la première fois que Marie ne l'appelait pas maman. Mais Mme Dutreyer, sa voisine, vint la détourner de ce choc. Marie, elle, déjà avait disparue.

Ce fut devant l'éternel miroir qu'elle se retrouva. Elle était assise les jambes écartées. Elle avait arraché d'un mouvement de rage sa belle robe, et l'avait piétinée. Comme un échantillon, elle gisait par terre. Maintenant, les mains comprimant les tempes chaudes, elle se voyait presque nue. Des larmes tombaient de minute en minute de ses longs cils. Des larmes de regret, des larmes de suffocation. Elle ne sanglotait pas; la colère et le désespoir retenaient magnifiquement dans sa poitrine les larmes, et ne leur permettaient de s'en aller qu'une à une. Et sa gorge faisait compte-gouttes. Puis elle parla; sourdement, elle reprit : «Ce n'est pas possible de continuer comme cela, je vais partir. Mais où ? Je ne connais que le pays.» Puis elle attendit l'effet que ce mot produisait sur elle. Il n'y eut rien. Toujours étouffée, toujours pleurant, elle essayait de réfléchir. «Où

aller ? A Bordeaux, à Angoulême, à Dijon, à Paris... à Paris... à Paris.» Le nom de cette ville avait déclenché quelque chose dans sa tête. Elle répétait «Paris» tout doucement, sans avoir changé de pose. Elle se regarda bien. Pas de doute, elle était jolie.

Alors, elle se leva lentement, essuya ses larmes, dit : «Cela ne peut pas être pire qu'ici», puis s'approchant de sa tirelire qui représentait un obus allemand en porcelaine, d'un geste sec, elle la brisa sur le plancher.

Il était 8 heures quand les Hurlu rentrèrent. Madame marchait en tête, satisfaite de sa journée et d'avoir éclipsé sa fille en la renvoyant. Quant à M. Hurlu, il était follement gai, ayant bu à la terrasse du Café Militaire, quelques apéritifs.

«Nous sommes en retard pour dîner, dit Madame.» — Adèle, hurla-t-elle, servez; toi, va chercher Marie, dit-elle à son mari.

Alerte, il courut presque jusqu'à la petite chambre; elle était entrouverte.

— Tiens, ce n'est pas son habitude.

Il poussa la porte. Devant lui, l'armoire à glace était brisée. Il entra vite. Un mot était épinglé sur le bois : «Malheur à l'ordure». «Les glaces cassées portent malheur !» Par terre, un tas de petits bouts de porcelaine gisaient. Le lit intact, la belle robe dans un état lamentable, comme un mort à la morgue. M. Hurlu pressentit une catastrophe.

— Marie, ma petite, cria-t-il, où es-tu ?

Silence. Une vague vibration peut-être que l'on ressent lorsque l'on hurle.

— Marie, répéta-t-il. Marie.

Alors, à ce moment précis, sur la cheminée, il vit une lettre. Il se précipita; elle n'était pas fermée. Il lut :

«Mon papa.

« Ce n'est pas pour toi que je pars. Rappelle-toi comme nous étions heureux avec ma pauvre maman. Non. Je t'aime bien, et je suis désolée de te faire de la peine, car je suis sûre que tu en auras. Je m'en vais à cause de ta femme, de ta femme, comprends-tu ?

Mais oui, tu comprends, puisque toi-même, quelquefois, tu as envie de fuir...jusqu'au café ! Alors, c'est tout ! Je t'embrasse fort, fort, fort, en pleurant. Aime ton dragon à volonté maintenant, et dis-lui de ma part que je la hais. Voilà.

«Marie.»

M. Hurlu, dans sa saoulographie, pleura déjà à la première ligne. A la dernière, il s'effondra sur le lit, sanglotant vraiment :

— Marie, pauvre Marie, toute seule. Oh ! là là !

— Eh bien quoi, qu'est-ce qui arrive ?

M. Hurlu était cette fois le plus fort. Il ne tourna pas la tête, employant la méthode de sa femme.

— Marie a foutu le camp !

— Quoi ?

Mme Hurlu avait crié ! Hurlu était fou. Elle n'aurait jamais eu le culot de faire cela !

Dans sa tête tout tourbillonnait. Un vague remords lui montait à la gorge et serrait son estomac. Sa première pensée fut :

— Que va-t-on dire aux voisins ?

— Ça m'est égal !

Mme Hurlu, devant la loque qu'était son mari, s'était redressée, par esprit de contradiction, et parce qu'elle n'était qu'humiliée.

— J'arrangerai cela, je dirai qu'on l'a mise en pension. Puis, elle réfléchit une minute, et prononça tranquillement : — Petite putain. Et, elle alla dîner.

Dans la noire Gare de l'Est, Marie fronce les sourcils; le voyage l'a courbaturée. Un militaire lui a offert la moitié de son repas. C'était toute une série de cauchemars. Parfois, elle se disait :

«Ils doivent savoir maintenant» et elle était contente d'être dans le train pour ne pas recevoir de correction.

Puis, elle compta sa fortune : 300 francs. «Cela suffit», se dit-elle, trouvant la somme importante. Sur le pavé de Paris, le grouillement l'abrutit. Puis elle s'y habitua. Elle était restée, d'après la pendule, une heure à la même place, sans bouger, sous la pluie.

Un taxi passa; elle l'appela. — Je voudrais que vous me conduisiez à un hôtel pas trop cher.

Le chauffeur, un jeune, la conduisit rue Vignon. «Chambre, 40 francs par jour.» Elle n'osa refuser ce prix phénoménal, et monta. Le luxe de son «home», le cabinet de toilette, l'émerveillèrent. Une joie l'envahissait, la dilatait. Ce n'était autre que la sensation de la liberté enfin trouvée ! Elle réfléchit à son escapade, et éreintée, se déshabilla et dormit comme un ange.

Le lendemain, de bonne heure, elle chercha du travail. Période de chômage. Pourtant à Pantin, on l'engagea dans une maison de confection, à 10 francs par jour. Elle y resta une semaine. Pendant ce temps, ses traits s'étaient creusés; la liberté maintenant, lui faisait peur. Sa beauté n'était plus tentante à côté de tant d'autres. Elle rentrait morte de fatigue dans cet hôtel de passe; seules les réclames des boulevards lui donnaient un peu de cœur à l'âme.

Le dixième jour, comme par un fait exprès, on renvoya la moitié du personnel, dont les nouvelles. Ce fut un coup terrible pour Marie. Elle sortit désolée de l'atelier. Il pleuvait; elle marcha quelques pas; un homme lui proposa un taxi; elle prit le métro.

Lorsqu'elle arriva à l'hôtel, le directeur la toisa, devinant sa détresse : — Vous faites la rue ? Marie rougit. — Pour qui me prenez-vous ?

— C'est dommage ! Pouvez-vous payer votre note ?

— Oui, mais il me restera trois francs après; n'avez-vous pas de travail pour moi, ici, dit-elle soudain, enchantée de l'idée.

— Rien ! Payez, mon petit. Je vous fais 10 % parce que c'est vous.

Marie ne répondit pas. Elle était accablée et ne pensait à rien. De temps à autre, elle se disait :

— Suis-je punie ?

Pauvre provinciale de 16 ans, perdue dans Paris, seule sans un sou, vous n'étiez pas punie. Vous commenciez à connaître la vie, à côté de laquelle les réflexions, les punitions de Mme Hurlu étaient presque douces !

Dans la rue pluvieuse, elle marcha, elle marcha parfaitement au hasard. Des mèches sortaient de son chapeau, et se plaquaient sur son front mouillé. On l'aborda plusieurs fois. Elle n'écoutait même pas. Maintenant, bien loin de la rue Vignon ou de Pantin, elle se trouvait dans une région inconnue. Elle avait traversé un fleuve, et elle était morte de fatigue. C'est tout ce qu'elle savait ! Et alors, soudain, près d'une vespasienne, elle aperçut un banc; elle le bénit; puis tout tourbillonna autour d'elle; elle cria «Papa, mon papa» et ce fut le noir complet, sous un bec de gaz.

Deux agents, à 5 heures du matin, virent un corps étendu sur un banc. Par ce temps, c'était anormal. Ils s'approchèrent; c'était une femme. Encore plus anormal. Ils la tâtèrent : elle était glacée !

— Respire-t-elle ? dit l'un.

— Oui, dit l'autre, un peu.

— Bien !

Ils prirent Marie, l'un par la tête, l'autre par les jambes, et s'enfoncèrent dans la pluie noire.

René Guetta : Trop près des étoiles (1929) – autres extraits.

VIII (*⁴)

Les studios

Là aussi, je m'étais complètement trompé. Je m'imaginai qu'un studio, c'était un grand hangar, ou même une série de hangars. A Hollywood, les hangars existent, mais ce n'est qu'une petite partie du studio. Les studios sont de gigantesques et somptueux emplacements qui s'appellent : Paramount, M. G. M., United Artist, First National, ou Universal.

De l'extérieur on ne voit, de ces endroits sacrés, que d'immenses enceintes s'étendant à perte de vue, dont les murs blancs ne connaissent jamais l'ombre. Une gigantesque porte d'entrée, majestueuse comme celle d'un temple, mouille d'émotion les tempes de l'étranger, lorsque celui-ci la passe pour la première fois. D'ailleurs, quel service d'ordre! Je crois que la résidence de M. Doumergue, ou la maison de Lindbergh, est moins difficile à forcer que l'entrée de la porte de M^r Lasky, de M^r Thalberg, de M^r Schenck ou même de l'un des nombreux metteurs en scène ou de l'un de leurs assistants. Sans rendez-vous, on attend généralement trois heures avant de voir l'un de ces magnats. Ces chefs, quoique s'occupant d'une entreprise artistique, sont rarement des artistes. Ce sont des hommes d'affaires. J'ai dit, auparavant, qu'un studio était une usine. Eh bien! cette usine a pour chef un industriel. Comme dans toutes les usines, il y a d'énormes bureaux dépendant les uns des autres et aboutissant, finalement, à un point central : la direction. Dans ces usines, il y a donc mille départements, milles bureaux.

C'est dans le *Scénario Département* que toutes les histoires proposées sont lues. Si elles sont mauvaises, on les retourne à l'auteur; si elles sont possibles, on en fait un résumé, et on l'expose au manager général. L'histoire est alors achetée, l'auteur

⁴ Copyright by René Guetta, 1929. Tous droits réservés. Voir les *Annales* depuis le 15 février 1929. (Ndla.)

convoqué et payé par le manager, qui lui donne un chèque variant de deux mille cinq cents à cent mille dollars. Après quoi, l'histoire est confiée au bureau de l'un des nombreux supervisors, avec l'ordre du chef d'organiser et de contrôler toute production, qui ne doit coûter, par exemple, que deux cent mille dollars et qui doit être faite en vingt-neuf jours.

Puis, l'histoire est dépêchée dans le bureau de l'un des *Scenarios* «*writers*», qui la démembrera et qui la présentera finie techniquement et comme elle doit être tournée. Pendant ce temps, un metteur en scène, dont le genre de talent convient au sujet traité, a été appelé. Fréquentes conférences à propos du film, entre le *manager*, le *supervisor*, le *metteur en scène*, le *scenario writer* et, quelques fois, la star. Ces conférences sont souvent orageuses; le temps accordé est trop court, le crédit trop petit, ou l'acteur désigné n'est pas celui qu'il faudrait. Batailles obligatoires, d'ailleurs, entre les chefs *businessmen* et les metteurs en scène artistes, de tempérament si opposé. Lorsque tout est réglé de ce côté, le manager se retire et, seuls, le supervisor et le metteur en scène restent en présence. Le metteur en scène travaille alors pendant quelques jours dans son bureau et, à l'aide de ses assistants, fait des retouches et combine son interprétation, les décors et les costumes. Pour l'interprétation, les assistants se mettent en rapport avec le Casting Office et, d'après les genres, appellent par téléphone des artistes dont ils ont le nom, dont ils connaissent le prix et la spécialité. Combien, dans Hollywood, combien attendent ce coup de téléphone :

— Hello. Master X... Veuillez passer demain matin, première heure, au casting, chez M. G. M.

Les tests sont alors pris, c'est-à-dire que l'on essaie les acteurs qui se présentent en leur faisant tourner une petite scène signifiante, par exemple :

— Rentrez dans la chambre lentement. Vous vous approchez de la fenêtre d'un air intrigué, vous appelez quelqu'un dans la rue, et doucement, en souriant, vous vous asseyez à la table.

Un premier plan de la figure (pour voir si le sujet photographie bien) est pris également.

De tous les essais (on en prend quelquefois quarante pour le même rôle), on choisit, naturellement, le meilleur, et l'heureux acteur est appelé. Que de figures anxieuses durant ces essais, qui, même pour les vieux, on l'aire d'examens dont ne dépend pas seulement l'honneur d'être reçu, mais aussi le pain quotidien ! Que de mauvais essais dus à la nervosité ! Que de désespoirs sur les figures pâles qui ressortent quelques jours après (recalés) !

— Pourquoi n'es-tu pas pris ? Tu ne photographies pas bien ?

— Sim je photographie merveilleusement (je n'en n'ai jamais vu de modestes), mais l'assistant directeur est stupide. Il n'y connaît rien. D'ailleurs, il m'a demandé de faire quelque chose où tout tempérament dramatique comme le mien n'eût eu aucune chance. C'est O'Brien qui a le rôle. C'est tout dire.

Et ils s'en vont l'estomac creux, sans vouloir croire à leur inutilité. Lorsque l'interprétation est complète, les décors installés selon les crédits autorisés, sous l'œil d'un *business-manager* nommé pour chaque film, lorsque les stars ont passé par l'atelier des costumes, lorsque le metteur en scène a combiné presque jour par jour de quelle manière il fallait ou ne fallait pas suivre la technique du scénario, c'est alors qu'un beau matin, suivi d'une équipe d'électriciens désignés automatiquement, de son cameraman, le l'assistant cameraman, de deux assistants personnels, il se dirige, à neuf heures, vers le hangar dans lequel les décors ont été montés. Et, assis sur un fauteuil portant son nom, son mégaphone dans une main, entouré de son état-major qui lui obéit à la lettre, son manuscrit à côté de lui, il donne le premier tour de manivelle, tout étant préparé, fixé pour le futur. Toute la journée, il tourne. Chaque scène est notée par une sténographe, dans le cas où il faudrait recommencer après projection. D'ailleurs, dans le même hangar ou stage, il y a plusieurs compagnies ayant chacune leurs emplacements, ou set. Aucune confusion, Tout le monde marche à la baguette. Les lumières s'éteignent et se rallument ; les menuisiers clouent à côté ; les stars, obéissantes, recommencent

trois, quatre, cinq, six, dix, vingt fois la même chose, sans se plaindre. On raconte que Murnau a fait recommencer cent quatre fois une scène à Janet Gaynor.

La musique joue une valse triste. A côté, elle joue un fox-trot. Quelquefois, il y a dans un studio, sur les différents stages, dix compagnies qui tournent deux ou trois par hangar.

On déjeune à midi. Généralement, chaque studio a son restaurant. C'est l'endroit le plus curieux de tout l'établissement. Dans la grande salle, des stars, des figurants, des jeunes filles, des vieilles dames, des généraux russes, des esclaves égyptiens, des Peaux-Rouges, des crinolines, des bandits, des policemen, des ingénues, des militaires se coudoient, maquillés, à la même table.

Chez M. G. M., John Gilbert en cosaque, Lew Cody en habit, Carl Dane en joueur de football, Novarro en corsaire, Norma Shearer en beauté, Renée Adorée en Russe, Greta Gabo en femme fatale, Aileen Pringle en naturel. Dans le coin réservé aux metteurs en scène : Fred Niblom Monte Bell, Edmond Goulding, Bob Léonard, Nigh, etc.

Chez First National, Dick Barthelmess en berger, Molly O'Day en pierreuse, Colleen Moore en paysanne, Billie Dove en femme du mondem Dorothy Mackail en trottin, Jack Michael en conducteur de tramway, etc... Côté directeur : Fitzmaurice, Jack Dilonm Santele.

Chez Paramount, Jannings en patriote, Menjou en habit, Gary Cooper en militaire, Richard Dix en footmballeur, Bancroft en bandit, Bébé Daniels en Espagnole; Esther Ralston, toute blonde; Pola Negri, toute noire. Côté directeur : Reed, Harry d'Arrast, Willmann, von Sternberg, Lubitch, etc... Tous discutent cordialement dans une atmosphère de gaieté.

Il n'y a pas d'heure pour finir la journée. La moyenne est à cinq heures et demie. L'assistant ne dit que : «Demain sur le set, à neuf heures.» Tout le monde s'envole.

Seuls, les metteurs en scène, les stars et le cameraman n'ont pas fini. Lentement, soucieux, discutant sur les différents *shots* de la journée, ils se dirigent vers la salle de projections. Il y a des quantités de salles de projections. C'est là que l'on voit les épreuves de la veille : *les rushes*. Discussion dans le noir sur le jeu, sur l'éclairage, sur le choix à faire des films présentés. Ce n'est qu'après ce dernier effort que le travail du jour est terminé.

Maintenant, la nuit est tombée. Les bureaux sont vides. Les portes sont fermées, surveillées par un gardien aux aguets. Les hangars se délassent sous les étoiles. Souvent, pourtant, vers neuf heures et demie du soir, l'un d'eux s'éclaire; des ombres bougent, des voix parlent. C'est une compagnie qui force les heures, c'est un directeur en retard sur l'horaire prévu. Il travaillera jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Lorsque le film est terminé, les acteurs ont fini, les assistants aussi. Seul, le metteur en scène se plonge tous les jours dans *cutting room*, ou chambre de montage. Là, aidé du cutter (ce sont généralement des jeunes), il procède à cette partie délicate. Le montage est certainement un des travaux les plus importants, et peu de films sont bien découpés et donnent l'impression de continuité absolue qu'ils devraient donner. Les Allemands sont passés maîtres et *L'Aurore* est le film le mieux coupé que j'aie jamais vu. Enfin, quand cette opération est finie, le film est donné au titreur. C'est la dernière étape avant la présentation.

Ainsi, un studio est une ville et une usine. Côté bureaux : 1° Les chefs; 2° Le manager; 3° Les supervisors; 4° *Les scenarios writers, les gagmen, les scenarios dept., les business managers*, les secrétaires, les dactylos. Côté arts : les metteurs en scène, *les casting offices*, les assistants, les stars, les loges d'artistes, les hangars, les électriciens, *les cameramen*, les ateliers de décors, les ateliers de costumes, les maquilleurs, *les projections rooms, les cutting rooms*, les imprimeries. Il y a du travail pour des milliers d'individus, Il n'y en a pourtant pas assez pour tous ceux qui cherchent à vivre.

Tous les studios ne sont pas à Hollywood. Le Paramount, Melrose Avenue; Le Fox, Sunset Bd.; les United Artists, à Santa Monica, avec ses merveilleux bungalows

crèmes et verts, qui servent de loges à Mary, Doug, les Talmadge, Barrymore, et Gloria, Chaplin's Studio; Brea Av., qui ressemble à une écurie normande de chevaux de course; Christie, tout petit, Sunset Bd., tout à côté de Paramount; Columbia, Tiffany, etc.

Universal est à Universal City; Burbank, en pleine campagne, à quelques milles de Hollywood. Le studio est assez laid, mais entouré de montagne. Carl Laemmle, son président, est l'homme qui produit le plus, dix ou douze compagnies tournent souvent en même temps. First National est aussi à Burbank. Magnifique entrée, bungalows somptueux, collines autour. Il a un petit genre distingué. De Mille, lui, s'est installé à Culver City, comme M. G. M. Studio coquet, plus petit, blanc.

Tous ont une façade imposante et impassible, gardée par des rangées d'autos. Tous sont d'une architecture moderne à colonnades. Tous ont l'air de paisibles résidences. Et les étrangers, qui ne savent pas, ne peuvent pas se rendre compte que, derrière ces murs blancs, leurs idoles vivent, travaillent et font ce qui va être vu par le monde entier : un film de cinéma.

En résumé, ces studios sont des usines merveilleusement organisées, dont chaque département dépend d'un autre. C'est un endroit sacré où nul ne peut pénétrer et où le service d'ordre est sévère par intérêt de la bonne marche des affaires. C'est un endroit où d'énormes capitaux sont engagés, ces capitaux devant rapporter un bénéfice à ceux qui les risquent.

Tout n'est pas parfait. Des points faibles trouent l'homogénéité de ces organisations, par exemple celui qui nécessite, pour la même histoire, l'emploi de trois personnages différents : l'écrivain qui écrit la nouvelle, celui qui la transpose, et le metteur en scène qui la tourne. Cela fait la pression de trois cerveaux pendant différemment et voyant l'histoire sous un angle différent. D'où les fréquentes disputes. Hélas ! il y a encore fort peu de scenario writers qui soient capables de diriger, et très peu de metteurs en scène qui soient capables d'adapter ! Tout le monde ne peut pas être un Chaplin qui écrit, dirige, et joue. Deux de ses élèves l'ont pourtant suivi : Monte

Bell, qui réalise ses propres histoires, et Harry d'Abbadie d'Arrast, qui vient de faire la même chose. Ted Browning, qui dirige Lon Chaney, et, parfois, Raoul Walsh écrivent aussi; leurs films ont, par la suite, un ensemble remarquable.

Un autre trou important est la question argent. Combien de directeurs sont empoisonnés par leur crédit alloué, trop faible, et leur temps, trop limité ! Ils sont obligés d'utiliser de vieux décors, de vieux costumes, et de se presser pour finir à temps; l'énervement leur ôte souvent leurs qualités principales et les acteurs en subissent les conséquences dans leur jeu.

— Enfin, vous ne comprenez pas ce que je dis. C'est la dernière fois que je recommence. Tâchez de ne pas jouer comme une savate, hein !

Des discours comme ceux-là sont fréquents et peu encourageants.

Heureusement, il faut avoir vu pour savoir. Vous chères lectrices, vous n'en savez rien. Vous remarquez les beaux décors, point les laids. Et vous ne savez pas, lorsque vous voyez sourire Florence Vidor ou Gloria Swanson à l'écran, si, avant de tourner cette scène, elle ne pleurait presque dans son fauteuil...

Un studio est un endroit de rêve. Qu'il demeure pour vous ce que vous croyez qu'il est !

IX

De la publicité la popularité

Les vedettes cinématographiques américaines ne sont jamais tranquilles. J'entends par là qu'elles vivent perpétuellement sous l'autorité d'un œil fixe de tribunal, que ce soit l'œil de verre de l'appareil de prises de vues, ou que ce soit l'œil innombrable du public, et que, s'il est fatiguant de travailler, il est encore beaucoup plus fatigant d'être l'enfant adopté d'une foule enthousiaste.

Mais jamais elles ne tâchent de rompre le courant sympathique qui s'étend entre elle et, au contraire, s'efforcent de le raviver perpétuellement par ce qu'on appelle la publicité. Cela fait partie du métier. Comme nous l'avons dit précédemment, les vedettes, en effet, doivent tout au public. C'est le public qui les a faites, elles vivent de son amour. Et il le sait. Il rend un service; il en veut un autre; cet autre est de savoir exactement ce qui se passe dans la vie de leur protégée, comme les parents font avec leurs enfants. N'est-ce pas par ses lettres, par ses enthousiasmes, par ses compliments, ses demandes de détail, que le public a fait sortir de la médiocrité telle jeune femme inconnue ? N'est-ce pas par le besoin de précisions sur ce qu'elle aime (quel âge a-t-elle ? est-elle mariée ? a-t-elle des enfants ? etc...) que les chefs d'une compagnie se rendent compte de la popularité de la nouvelle star ? N'as-tu pas, public, plein droit à la reconnaissance de ceux qui, par toi, atteignent à la célébrité, par toi atteignent à la gloire, par toi reçoivent les énormes salaires qui ne sont que proportionnés aux énormes recettes que tu as versées, toi, public ?

C'est pourquoi le courant n'est jamais interrompu, et c'est pourquoi chaque vedette se rend compte de l'utilité énorme d'entretenir avec ses admirateurs des relations courtoises.

Chaque studio a donc un département de publicité très bien organisé. C'est grâce à lui que vous savez tous les petits potins concernant votre actrice préférée. Grâce à lui, vous suivez sa vie presque journellement. Vous savez son salaire. Vous savez si elle se teint en blond. Vous savez si elle va en Europe. Vous savez si elle se marie. Tout ce qui vous intéresse est divulgué et souvent même ce qui ne vous intéresse pas. Le personnage de «star» qui est en chair et en os comme vous et moi, devient bientôt, sous l'amoncellement de discours et de photographies, de potins et de détails parus dans les journaux, un personnage étonnant, de roman, ou un dieu, et votre curiosité ne connaîtra pas de limite lorsque vous pourrez voir, toucher, cette personne étonnante.

Si les débutants ont tous les yeux tournés vers la gloire, les anciens ont les leurs baissés vers la tranquillité. C'est pour cela que la plupart d'entre eux aiment Hollywood.

— C'est le seul endroit, me disait Charlot, où on ne s'occupe pas de moi.

Et il a raison. A Hollywood, on connaît trop les vedettes; on en a trop vu naître, trop vu débiter, pour s'émouvoir. Gloria, Doud, Corinne Griffith, peuvent se promener sans avoir les habits arrachés par l'enthousiasme. Les passants se retournent et disent :

— Tien, voilà Gloria.

Tandis qu'à New York, on sauterait sur sa robe, ses bas, ses souliers. La popularité est plus dangereuse que l'impopularité. La foule, sans le savoir, – comme les gens très forts qui, en vous serrant la main, vous font mal inconsciemment, - bouscule avec la délicatesse d'un meurtrier. Sous les projecteurs-réclames de Broadway, devant un théâtre, j'ai vu certaines vedettes populaires pâles d'émotion quand il s'agissait de traverser la foule d'admirateurs venus pour voir. Devant les mains qui s'agrippent, les souffles durs de la foule, le sourire de la star devient un sourire de commande. Et elle sait qu'elle ne peut que sourire. Car la foule change d'idée rapidement et la toute-puissance de la popularité ne dure qu'un temps. Il suffit d'une fausse manœuvre qui heurte un peu l'esprit des foules pour que l'idole soit piétinée.

— J'ai l'air d'une bête en cage, d'un numéro de chez Barnum, me disait, un jour, G..., en regardant avec effroi mille yeux phosphorescents qui, autour d'elle la contemplaient.

Ce qui ne l'empêcha pas de sourire le plus aimablement du monde.

Les manifestations de la foule prennent des proportions énormes en Amérique.

Tout l'intéresse, la passionne. Lorsque Valentino est mort. Des centaines de milliers de curieux défilèrent devant son cercueil, exposé chez Campbell-Mortuary.

On devait faire queue pendant des heures pour pouvoir jeter un regard sur le cadavre de la vedette. Deux blocs de rue étaient couverts par les curieux, aussi intensément que les boulevards l'étaient le jour de l'armistice.

— Oh ! Rudolph était mon acteur préféré. *He was so cute !*

— Je comprends ! Je veux voir son visage encore une fois.

— Oh ! moi, je viens pour voir comment il est, pas sur l'écran.

Vous croyez sans doute qu'il n'y avait que des femmes ? Vous vous trompez. Il y avait autant d'hommes. Que venaient-ils voir ? J'ai entendu bien des réflexions :

— Ah ! pauvre type ! C'était un fameux acteur !

Bref, cette foule invraisemblable de curieux vinrent fourrer leur nez sur ce cadavre.

La popularité est d'autant plus vaine que l'on sait qu'elle est éphémère. Avant le match Dempsey-Tunney, Dempsey était haï de tout le monde, et Tunney adoré. Après le match, la popularité de Tunny vainqueur baissa instantanément, cependant que celle que Dempsey vaincu remontait de cinquante pour cent. Incompréhensible !

La publicité, pourtant, doit être très bien faite, parce qu'elle ne doit pas avoir l'air d'être faite. Lorsque le public se rend compte que telle vedette fait de la publicité bon marché, comme celle de vanter certain produit alimentaire, il se dit :

— Tiens ! Tiens ! Elle a besoin d'argent.

La maison lui a donné au moins cinq mille dollars pour signer son nom.

Et le résultat est contraire au résultat espéré. Non. La vedette doit se faire une publicité qui ressemble à une chose faite de bonne volonté. Les *personnals appearances* ou leur présentation aux spectateurs d'un de leurs films sont excellentes. L'acteur vient sur la scène et fait un petit discours un peu dans ce genre :

— Je suis, ce soir, bien content de vous présenter mon dernier film. J'espère qu'il vous plaira, car je travaille toujours dans l'espoir de contenter mes admirateurs.

Les applaudissements crépitent. Chacun a l'impression que le speech s'adresse à lui personnellement. Puis, il a vu la star en char et en os, il l'a entendue parler, il l'a regardée sourire. Lorsque, ensuite, il la reconnaîtra sur l'écran, il sera satisfait d'en savoir plus long que si elle n'était pas venue au théâtre. Et il lui sera très dévoué.

Les vedettes, si elles sont charmantes dans les circonstances officielles ou par lettre (que leurs secrétaires écrivent), le sont moins dans d'autres circonstances privées, – en voyage, par exemple. Car les journalistes, les interviews, les demandes, l'adoration d'un peuple, sont d'une indiscretion formidable. Adolphe Menjou, durant son voyage en Europe, n'est resté seul qu'au coucher. En dehors de ça, son appartement de l'hôtel Majestic était rempli de monde. Peintres, écrivains, photographes, journalistes, rentiers, amis, faux amis, ennemis, etc... Le premier jour, il était ravi. Le troisième, il n'en pouvait plus. Las de recevoir ces gens fatigants, il répondit, un jour, à une voix qui, par téléphone, lui disait :

— Je voudrais vous voir, monsieur Menjou, pour une interview.

— Si vous voulez une interview de moi, c'est deux mille francs. Je vous attends, monsieur.

Le monsieur n'est jamais monté.

Lorsqu'il allait aux courses, il était, le malheureux, suivi par tout le pesage. Il marchait très ennuyé devant les jumelles braquées sur lui.

— Oh ! je le croyais mieux que ça.

— Il n'est pas mal.

— Oui, mais aucun chic. Trop cabot.

— Et la petite... Oh ! là là !

Ou bien :

— Il est sympathique hein ?... Exactement comme à l'écran.

— J'ai envie de l'embrasser.

— Monsieur Menjou, voulez-vous me signer cet album ?

Sinistre idée. Il a eu, ce jour-là, cinq cent soixante-quinze cartes de visites à autographier. Et quoique las, il n'osa jamais refuser.

Ainsi, un acteur de cinéma est l'obligé du public. Il doit, pour sa sauvegarde, l'entretenir dans de bonnes dispositions pour qu'il puisse conserver sa valeur. La publicité tâche de forcer la popularité. Et une fois que l'on a cette popularité, le plus dur est de la conserver. Car les Américains, comme des enfants gâtés, ne se contentent jamais de ce qu'ils ont. Ils veulent toujours du nouveau, au contraire des Français qui n'ont de goût que pour les vedettes anciennes. Il faut avoir avec la foule la gentillesse, la finesse, les obligations, le doigté que l'on a avec un protecteur puissant. Accablé par son exigence, il faut savoir la contenter discrètement. Et je vous assure que d'être glorieux est un travail que je ne vous souhaite guère, et que c'est un métier comparable au métier si ingrat d'un roi.

X

Les salaires

Les salaires annoncés par les journaux font partie aussi de la publicité. C'est en effet, inadmissible qu'un acteur de cinéma connu n'ait pas la réputation de gagner des milliers de dollars par semaine. Or, si, effectivement, les salaires sont très élevés, ils ne peuvent pas se comparer, surtout maintenant, aux salaires proclamés.

Comme je l'ai déjà dit, on paye un acteur ou un metteur en scène d'après son rendement auprès du public. Et c'est justice. Les contrats sont faits, renouvelables, tous les ans, et à progression, par exemple : 350 dollars par semaine, pour commencer,

contrat de trois ans; la deuxième année, 1.000 dollars; la troisième 2.000 dollars. Si l'acteur ou le metteur en scène n'ont plus de succès entre temps, le contrat n'est pas renouvelé. Si, au contraire, le succès s'affirme, le contrat est rempli intégralement.

On gagne au cinéma plus que dans n'importe quel métier. Un second assistant touche 75 dollars par semaine, ce qu'un chef de bureau ordinaire a du mal à gagner. Un acteur est rarement sans contrat à moins de 150 dollars par semaine, ce qu'un chef de bureau ne gagne jamais. Un *scenario writer* commence à 250 dollars par semaine. Il peut atteindre le prix de 35.000 dollars par scénario. Tel est le cas de Darney Glazer. Frances Marion, célèbre scénariste, doit toucher 2.500 à 3.000 dollars par semaine. Par contre, Jean de Limur, qui ne commence seulement à être connu, ne doit pas avoir plus de 300 dollars par semaine, ce qui, dans tout autre industrie, est un salaire absolument splendide.

Les metteurs en scène sont encore plus payés. Lubitch gagne 125.000 dollars par réalisation; Fitzmaurice, 75.000; Raoul Walsh, 7.500 par semaine; Mal.-St. Clair, 3.000 par semaine. Mais ce sont les tout premiers. Les metteurs en scène plus jeunes se font entre 700 et 2.000 dollars par semaine.

Les acteurs sont ceux qui, dans l'industrie cinématographique, sont le plus payés. Voici quelques prix :

Tom Mix, environ 20.000 dollars par semaine. C'est l'homme le plus payé de la colonie. Il a la particularité de toucher son argent par jour, et en or. En dehors des banques, où sa fortune est en sûreté, il a chez lui toujours 500.000 dollars en billet, dans un tiroir, – par prudence, sans doute, si les banques sautaient. Coleen Moore gagne 17.000 dollars par semaine. Elle les vaut, étant extrêmement populaire. Mary Pickford, Gloria Swanson, Norma Talmadge, Constance Talmadge, n'ont pas de salaires fixés, ayant leurs propres productions distribuées pas United Artist. Pour chaque film, elles immobilisent un capital qui leur rapporte beaucoup si le film est bon, rien si le film est mauvais. Leur responsabilité est donc énorme.

Ainsi, du reste, sont Douglas, Chaplin, et Harold Lloyd. Je crois que c'est ce dernier à qui ses films rapportent le plus. Corinne Griffith, maintenant chez First National, doit gagner 5.000 par semaine; Dick Barthelmess, environ 10.000; Alice White, 1.000; Molly O'Day, 1.000.

Chez Metro, Greta Garbo doit gagner 3.000; John Gilbert, 7.000; Renée Adorée, 3.000; Aileen Pringle, 2.500; Lew Cody, 3.000; Marion Davies a sa propre production. George-K. Arthur, 2.500 environ.

Chez Paramount Adolphe Menjou gagne 10.000; Richard Dix, 5.000; William Powell, 2.500; Bancorff, 2.500; Bébé Daniels, 5.000; Pola Negri, 8.000.

Chez Fox, Janet Gaynor, lorsqu'elle tourna L'Aurore, gagnait 300 dollars par semaine, Son avocat lui obtint un nouveau contrat en rapport avec son prodigieux talent et son prodigieux succès. Elle a, maintenant, 3.000 dollars environ. De même, Charlie Farrell, qui, pendant longtemps, se promenait dans la modeste ford qu'il avait étant extra. Vic Mac Laglen doit gagner 2.000 dollars; Madge Bellamy, aussi; June Collyer un peu moins. Sally O'Neil, Claire Windsor, Lois Wilson, Mae Mac Avoy, Lupe Velez, Margaret Livingston, Jane Winton, se font entre 1.000 et 3.000 par semaine, lorsqu'elles travaillent. Don Alvarado, Gilbert Roland, Gary Cooper, James Hall, sont, parmi les jeunes gens, ceux qui gagnent le plus.

Tels sont quelques salaires de metteurs en scène et d'acteurs. Ils sont très hauts, et le métier est rémunérateur. Mais comptez combien gagnent entre 5.000 et 10.000 par semaine, entre 1.000 et 5.000, entre 1.000 et 2.000 par semaine. Comptez le nombre de ceux qui font du cinéma, et dites-moi si vous n'aimeriez pas mieux rester chez vous, plutôt que de tenter, contre cette force immense qu'est la concurrence, la fortune en crevant de faim.

René Guetta.

(A suivre.)